

MAURICE BLANCHOT

L'arrêt
de mort

L'IMAGINAIRE

GALLIMARD

Maurice Blanchot

L'arrêt de mort

Gallimard

Ces événements me sont arrivés en 1938. J'éprouve à en parler la plus grande gêne. Plusieurs fois déjà, j'ai tenté de leur donner une forme écrite. Si j'ai écrit des livres, c'est que j'ai espéré par des livres mettre fin à tout cela. Si j'ai écrit des romans, les romans sont nés au moment où les mots ont commencé de reculer devant la vérité. Je n'ai pas peur de la vérité. Je ne crains pas de livrer un secret. Mais les mots, jusqu'à maintenant, ont été plus faibles et plus rusés que je n'aurais voulu. Cette ruse, je le sais, est un avertissement. Il serait plus noble de laisser la vérité en paix. Il serait extrêmement utile à la vérité de ne pas se découvrir. Mais, à présent, j'espère en finir bientôt. En finir, cela aussi est noble et important.

Cependant je dois le rappeler, une fois je réussis à donner une forme à ces événements. C'était en 1940 pendant les dernières semaines de juillet ou les premières d'août. Dans le désœuvrement que m'imposait la stupeur, j'écrivis cette histoire. Mais, quand elle fut écrite, je la relus. Aussitôt je détruisis le manuscrit. Il ne m'est même plus possible, aujourd'hui, de m'en rappeler l'étendue.

J'écrirai librement, sûr que ce récit ne concerne que moi. A la vérité, il pourrait tenir en dix mots. C'est ce qui le rend si effrayant. Il y a dix mots que je puis dire. A ces mots j'ai tenu tête pendant neuf années. Mais ce matin qui est le 8 octobre (je viens de le constater à ma surprise) et qui, par conséquent, marque à peu près l'anniversaire de la première de ces journées, je suis presque sûr que les paroles, qui ne devraient pas être écrites, seront écrites. Depuis plusieurs mois, il me semble que j'y suis résolu.

De ces événements il y a plusieurs témoins, bien qu'un seul, mais le plus autorisé, ait entrevu la vérité. Il m'est arrivé – au début souvent, ensuite moins souvent – de téléphoner à l'appartement où ces choses sont passées. J'ai moi-même habité cet appartement, qui est au 15, rue de... La sœur de la jeune femme qui y demeura, je crois, encore quelque temps dans cet endroit. Qu'est-elle devenue ? Elle vivait, comme elle aimait à le dire, de galanterie. Je la suppose morte.

Toute la volonté, toute la puissance de vivre avaient été données à sa sœur. La famille, d'origine bourgeoise, avait sombré assez misérablement. Le père avait été tué en 1916 ; la mère, restée à la tête d'une usine de tannerie, s'était ruinée sans s'en apercevoir. Remariée à un éleveur, ils abandonnèrent un jour leurs deux entreprises et achetèrent un comptoir de vin dans une rue du XV^e. Là, ils ont dû achever de se ruiner. En principe, une partie de l'usine appartenait aux deux filles. Les discussions d'argent furent souvent très vives. Il est juste de dire que, pendant des années, M^{me} B. avait dépensé de petites fortunes pour la santé de sa fille aînée, sommes qu'elle lui reprochait aussi avec une parfaite inconscience.

De ces événements, je garde une preuve « vivante ». Mais cette preuve, sans moi, ne peut rien prouver, j'espère que de ma vie personne ne s'en approchera. Moi mort, elle ne représente que l'écorce d'une énigme. J'espère que ceux qui m'aiment, à ma mort auront le courage de la détruire sans la reconnaître. Je donnerai sur ce sujet quelques détails plus tard. Si ces détails manquent, je les supplie de ne pas se jeter à l'improviste dans mes rares secrets, de ne pas lire mes lettres s'ils en trouvent, de ne pas regarder mes photographies si elles en montrent, et surtout de ne pas ouvrir ce qui est fermé : qu'ils détruisent tout, sans savoir ce qu'ils détruisent, dans l'ignorance et la spontanéité d'une affection vraie.

A la fin de 1940, quelqu'un, par ma faute, a eu un très vague pressentiment de cette « preuve ». Comme elle ne connaissait presque rien de l'histoire, elle n'a même pu en frôler la vérité. Elle a seulement deviné qu'une quelconque chose était enfermée dans l'armoire (j'habitais alors l'hôtel) ; cette armoire, elle l'a vue, elle a fait un geste pour l'ouvrir. Mais à cet instant, elle fut prise d'une crise étrange. Tombée sur le lit, elle ne cessait de trembler ; toute la nuit, elle trembla sans rien dire ; à l'aube, elle se mit à râler. Les râles durèrent environ une heure, puis vint le sommeil qui la laissa rétablie. (Cette personne, encore toute jeune, avait plus de ténacité que de nerfs. Elle se plaignait elle-même de son sang-froid. Mais, à cette minute, le sang-froid lui manquait. Sur cette crise, je dois cependant ajouter que, quoiqu'elle n'en eût jamais eu d'autre, on pouvait y voir l'...

restes d'une tentative d'empoisonnement, manquée deux ou trois ans plus tôt ; le poison se réveille, ranime quelquefois, comme un rêve, dans un corps fortement ébranlé.)

Les principales dates doivent se trouver indiquées dans un petit carnet, enfermé dans mon secrétaire. La seule date dont je sois sûr est celle du 13 octobre, mercredi 13 octobre. Cela est d'ailleurs de peu d'importance. Depuis le mois de septembre, je faisais un séjour à Arcachon. J'y étais seul. C'étaient les jours troubles de Munich. Je savais qu'elle était aussi malade qu'on peut l'être. Au début de septembre, revenant d'un voyage, je m'étais arrêté à Paris et j'avais vu son médecin. Celui-ci lui donnait encore trois semaines de vie. Cependant elle se levait toujours ; elle vivait sur un pied d'égalité avec une fièvre exténuante ; elle frissonnait des heures durant, mais à la fin elle maîtrisait la fièvre. Je crois que le 5 ou le 6 octobre elle promena encore en voiture avec sa sœur le long des Champs-Élysées.

Bien que de quelques mois mon aînée, elle avait un visage très jeune que la maladie avait à peine touché. C'est vrai qu'elle se maquillait. Mais, non maquillée, elle paraissait encore plus jeune, elle l'était alors exagérément, de sorte que le principal effet de la maladie était de lui donner les traits d'une adolescente. Seuls, les yeux, plus noirs, plus brillants et plus larges qu'ils n'auraient dû l'être – et quelquefois un peu tirés de leur orbite par la fièvre – avaient une fixité anormale. Sur une photographie, prise au mois de septembre, ces yeux sont devenus si grands et si sérieux qu'il faut lutter contre leur expression pour apercevoir encore un sourire, pourtant très apparent.

Après avoir vu son médecin, je lui avais dit : « Il vous donne encore un mois. – Eh bien, je vais dire cela à la reine mère, elle qui ne me croit jamais malade. » Je ne sais si elle aurait voulu vivre ou mourir. Depuis quelques mois, la maladie contre laquelle elle luttait depuis dix ans, lui faisait une vie chaque jour plus étroite, et toute la violence dont elle était capable lui servait maintenant à maudire et la maladie et la vie. Quelque temps plus tôt, elle songea sérieusement à se donner la mort. Moi-même, un soir, je lui avais conseillé ce parti. Ce même soir, après m'avoir écouté, ne pouvant parler à cause de son peu de souffle, mais se tenant à sa table comme une personne bien portante, elle écrivit quelques lignes qu'elle voulut garder secrètes. Ces lignes, je finis par les obtenir d'elle et je les ai encore. Ce sont quelques mots de recommandation, par lesquels elle prie sa famille de simplifier le plus possible la cérémonie des obsèques et surtout interdit à qui que ce soit de venir jamais sur sa tombe ; elle fait aussi un petit legs à l'une de ses amies, A., belle-sœur d'une danseuse assez renommée.

De moi nulle mention. Je compris avec quelle amertume elle m'avait vu consentir à son suicide. Ce consentement, en effet peu justifiable, était même perfide, car, à y bien réfléchir, comme je l'ai fait depuis, elle venait obscurément de cette pensée que jamais la maladie n'aurait raison d'elle. Elle luttait toujours. Normalement, elle aurait dû être morte depuis longtemps. Mais, non seulement elle n'était pas morte, elle avait continué à vivre, à aimer, à rire, à courir par la ville comme quelqu'un que la maladie ne pouvait atteindre. Son médecin m'avait dit d'elle qu'il la tenait pour morte depuis 1936. Il est vrai que ce même médecin, qui m'a soigné quelque temps, m'a dit aussi un jour : « Comme vous devriez être mort depuis deux ans, tout ce qui vous reste à vivre est en surnombre. » Il venait de m'octroyer six mois de survie et il y avait de cela sept ans. Mais il avait alors une raison importante de me souhaiter à six pieds sous terre. Ces paroles ne signifiaient que son désir. Pour J., je crois qu'il disait vrai.

Je me rappelle mal comment finit la scène. Il me semble qu'elle eut l'intention de déchirer le papier. Mais au moment de le lui rendre, je fus pris pour elle d'une grande tendresse, d'une grande admiration pour son courage, pour ce regard froid et vaillant devant la mort. Je la vois encore à sa table, écrivant silencieusement ces mots définitifs et, d'ailleurs, étranges. Ce minuscule testament, à la mesure de son existence sans bien déjà dépossédée, cette dernière pensée d'où j'étais exclu, me touchait infiniment. J'y reconnaissais sa violence et sa discrétion ; je la voyais libre, jusqu'à la dernière seconde, de lutter même contre moi. Elle pleurait souvent et beaucoup. Mais ses larmes n'ont jamais été faibles. Elle m'a frappé deux ou trois fois au cours de scènes

très violentes, et j'aurais dû arrêter ses gestes, car dès qu'elle s'en souvenait, elle était bouleversée et comme épouvantée : épouvante de m'avoir touché et aussi d'avoir fait quelque chose de bas, mais plus encore de reconnaître le vertige de sa surexcitation à laquelle je n'opposais aucune défense. Elle se sentait par là punie, offensée et mise en péril. Cependant, si elle m'avait menacé mortellement, j'aurais sans doute détourné son geste. Je ne pouvais lui causer le chagrin de me laisser tuer par elle. Un ou deux ans plus tôt, une jeune fille m'avait tiré un coup de revolver, après avoir vainement attendu que je la désarme. Mais cette jeune fille, je ne l'aimais pas. Elle se tua, du reste, quelque temps après.

Je conservai donc ce papier pour ces raisons, et aussi pour les quelques mots étranges qu'il contenait. Le suicide disparut de ses pensées. La maladie ne lui laissait plus de répit. A cette époque, sa sœur ne vivait plus toujours avec elle. Ou, du moins, menant cette vie que j'ai dite, elle s'absentait souvent et, la nuit, rentrait et ne rentrait pas. J. avait une femme de ménage qui venait aux heures des repas, mais pendant les vacances cette femme cessa de venir. J. restait donc très souvent seule. Le concierge qui l'aimait assez montait la voir. Elle avait peu d'amies, bien qu'elle se fût amusée beaucoup autrefois. Même A., qu'elle voyait volontiers, l'ennuyait. Pourtant, elle aurait reçu n'importe qui, parce que, seule, elle avait peur. Elle était très courageuse, mais elle avait peur. Elle avait toujours eu très peur la nuit. Quand je l'avais rencontrée, dans un hôtel où je faisais un séjour, elle couchait dans une petite chambre au deuxième étage, moi dans une assez grande chambre au troisième. Je ne la connaissais pour ainsi dire pas, l'ayant croisée et saluée quelquefois. Mais une nuit, elle s'éveilla en sursaut et distingua au pied de son lit quelqu'un qu'elle prit pour moi ; un peu après, elle entendit la porte se refermer et des pas s'éloigner dans le couloir. Alors, elle fut saisie par cette certitude que j'allais mourir ou que je venais de mourir. Elle monta donc chez moi qu'elle ne connaissait pas et m'appela à travers la porte. Je répondis au hasard : « N'ayez pas peur », mais d'une voix très étrange, plus effrayante que rassurante. Elle eut encore si peur qu'elle me crut vraiment mort et poussa la porte, laquelle, fermée à clef, céda et s'ouvrit. Je n'étais pas du tout malade, quoique peut-être un peu plus qu'un malade. Je m'éveillai, assez effrayé, moi aussi. Je lui jurai que je n'avais pas été dans sa chambre, que je n'avais pas quitté la mienne. Elle s'étendit sur mon lit et presque aussitôt s'endormit. Assurément, on peut rire, mais cela n'est aucunement risible, et le mouvement qui l'a portée, au milieu de la nuit, vers un lieu inconnu, qui l'a livrée à sa merci, est un mouvement noble qu'elle accomplit de la manière la plus vraie et la plus juste. D'un tel mouvement, je ne reconnais capable que deux personnes, et encore ne suis-je vraiment sûr que d'une seule.

Avec la maladie, la peur changea le jour en nuit. Je ne sais de quoi elle avait peur : non pas de mourir, mais de quelque chose de plus grave. Elle avait à portée de la main le téléphone et, sans former de numéro, elle pouvait appeler le concierge. Sa mère venait aussi une ou deux fois par semaine, mais, à peine là, trouvait-elle toujours un prétexte pour s'en aller. Cette conduite l'exaspérait. Elle lui faisait des reproches, puis à elle-même se reprochait d'avoir pleuré, de s'être énervée jusqu'aux larmes pour un incident qu'elle jugeait insignifiant et pour une personne qu'elle n'aimait pas beaucoup. Mais il lui paraissait étrange que sa mère mourût presque à l'agonie et ne lui sacrifiât pas l'opportunité d'une course. C'est pourquoi elle avait été si enchantée d'apprendre le pronostic du médecin : elle se réjouissait d'en faire l'épreuve sur sa mère. Celle-ci, en effet, pleura, gémit, mais ne consentit pas à prolonger sa visite d'une minute. Or, toute minute gagnée sur la solitude et sur la peur était pour J. une grâce inappréciable. Pour une seule minute, elle luttait de toutes ses forces : non par des stratagèmes ni des supplications, mais intérieurement, bien qu'elle n'en voulût pas convenir. Les enfants sont ainsi ; ils commandent silencieusement au monde, par l'énergie d'un vœu désespéré, et quelquefois le monde leur obéit. La maladie avait fait de J. une enfant, mais son énergie était trop forte ; aussi ne pouvait-elle l'emporter dans les petites choses, mais seulement dans les grandes, dans les plus grandes.

Quand je partis pour Arcachon, il était entendu qu'on appliquerait à J. un traitement nouveau, inventé

par un physicien de Lyon, traitement encore très peu répandu, qui semblait excellent pour les malades paralytiques, mais tuait presque sûrement les personnes gravement atteintes. C'est en vue de ce traitement que j'avais rencontré le médecin de J. Dans son cas, il estimait à huit sur dix les risques de mort. Sans traitement les risques étaient certitude, et la mort à trois semaines. Ce traitement me plaisait, je ne sais pourquoi. A J. ne plaisait pas moins. Le médecin hésitait, mais penchait à l'appliquer. Ce médecin, je m'en rendis compte plus tard, par bien des côtés manquait de raison. Il avait étudié assez sérieusement Paracelse et se livrait à de nombreuses expériences, parfois extravagantes, parfois puérides. Nous en avons tenté deux ou trois ensemble pendant un certain temps que je le fréquentai et où il pensa à se débarrasser de moi. Il se disait catholique, il voulait dire catholique pratiquant. Le premier jour, il m'accueillit par cette déclaration : « J'ai le bonheur d'avoir la fortune de J. je suis croyant. Et vous ? » Sur le mur de son cabinet, il y avait une admirable photographie du Saint-Suaire de Turin, photographie où il reconnaissait la superposition de deux images, celle du Christ, mais aussi celle de Véronique ; et, en effet, derrière la figure du Christ, j'ai vu distinctement les traits d'un visage de femme extrêmement beau et même superbe, à cause d'une bizarre expression d'orgueil. Pour en finir avec ce médecin, il n'était pas sans qualités, ayant, me semble-t-il, une sûreté de diagnostic très supérieure à la moyenne.

A Arcachon, au début de mon séjour, J. m'écrivait assez longuement, et son écriture était toujours assez ferme et vigoureuse. Elle m'apprit que le médecin venait de lui faire signer un papier pour le cas d'un nouvel accident. Le traitement, qui consistait en piqûres – chaque jour une piqûre chez elle –, allait donc commencer. La veille de ce jour, elle ressentit un point violent du côté du cœur et eut une crise de suffocation si forte qu'elle fit téléphoner à sa mère, et elle-même appela le médecin. Ce médecin, comme tous les spécialistes un peu importants, ne se dérangeait pas. Mais, cette fois-ci, il vint assez vite, sans doute pour la raison du traitement qu'il devait entreprendre le lendemain. Je ne sais ce qu'il observa : il ne m'en parla jamais. A elle, il dit que ce n'était rien et il lui prescrivit, en effet, des remèdes insignifiants. Toutefois, elle décida de remettre le traitement à quelques jours.

Le point au cœur ne disparut pas, mais les symptômes s'atténuèrent et une fois encore elle triompha. Au nouveau, il fut question du traitement : elle le désirait beaucoup, soit pour en finir, soit parce que son énergie ne pouvait plus se contenter d'un but vague, vivre, survivre, mais avait besoin d'une décision ferme sur laquelle elle pourrait peser fortement. Là-dessus, il se produisit un incident curieux. A un garçon qui s'occupait – professionnellement – de chiromancie et d'astrologie, j'avais remis un très beau moulage des mains de J. et je lui avais demandé d'établir les grandes coordonnées de ce destin. Les mains de J. étaient petites et elle ne les aimait pas ; mais les lignes m'en paraissaient tout à fait singulières, hachées, enchevêtrées, sans la moindre unité apparente : je ne saurais les décrire, bien qu'en ce moment même je les aie sous les yeux qu'elles vivent. En outre, ces lignes parfois s'estompaient, puis s'évanouissaient, à l'exception d'un profond sillon central correspondant, je crois, à ce qu'on appelle la ligne de chance. Cette ligne ne se montrait bien qu'au moment de l'éclipse de toutes les autres ; la paume de la main était alors absolument blanche et lisse comme une vraie paume d'ivoire, tandis que le reste du temps les hachures et les rides la faisaient paraître presque vieille ; cependant, au milieu s'ouvrait toujours le profond coup de hache, et si cette ligne s'appelle bien ligne de chance, je dois dire que son aspect rendait cette chance tragique.

Ce garçon m'écrivit ces jours-là : des mains il ne me disait rien, je crois qu'il contestait l'exactitude du moulage, bien que l'empreinte eût été prise par un sculpteur dont je parlerai peut-être encore. Mais, dans son relevé astrologique, il décrivait très exactement la maladie de J. (que naturellement je lui avais laissé ignorer) et annonçait qu'à la suite d'une intervention chirurgicale elle guérirait presque, et sa note se terminait par ces mots : elle ne mourra pas. Il y avait aussi des remarques sur le caractère de J., sur le sens général de sa destinée, tout cela restait assez vague. En somme, ce travail était plutôt médiocre, mais seuls nous frappèrent les quelques détails justes sur la maladie et plus encore l'allusion au traitement et à ses résultats merveilleux.

s'en amusa beaucoup. Elle n'était qu'à demi superstitieuse, et seulement pour les choses sans importance. Dans ses terreurs nocturnes, elle ne l'était plus du tout ; elle faisait face à un danger très grand, mais sans nom et sans figure, tout à fait indéterminé, et, quand elle était seule, elle y faisait face toute seule, n'ayant recours à aucun subterfuge, à aucun fétiche. Quelquefois, elle tirait les cartes à sa sœur qui courait toutes les cartomanciennes et dans les cafés essayait (en se faisant remettre leur verre par le garçon) d'envoûter les hommes d'apparence riche.

Le jour fixé pour la première piqûre du traitement (laquelle devait dans tous les cas provoquer une longue syncope) fut un des plus sinistres d'avant Munich. Les jours précédents, le gérant de l'hôtel m'annonçait chaque matin un départ, parfois deux. Mais il gardait de l'espoir, parce que depuis une semaine il avait vu à l'hôtel un homme politique considérable qui, lui, ne partait pas. Ce jour-là, l'homme politique fit demander sa voiture et partit ; des dizaines d'autres partirent après lui. L'hôtel, très grand, était déjà un désert. Munich aussi, j'aurais dû partir, ne fût-ce que pour mon travail, mais je ne partis pas. Aujourd'hui, j'essaie en vain de comprendre pourquoi en ces jours je suis resté éloigné de Paris où tout m'appelait. Cela est vrai, la pensée de cette absence me cause un malaise, mais surtout les raisons m'en échappent. Si mystérieuse qu'ait été la suite de ces événements, plus mystérieuse pour moi est cette absence volontaire qui les a rendus possibles. Je savais que J. désirait me voir et, en de tels moments, ne désirait voir que moi, bien qu'elle m'eût écrit le contraire pour ne pas interrompre mon repos. Ce jour-là, par deux fois, mon journal me fit appeler, mais je ne répondis pas. J'attendis un coup de téléphone de J. ou de sa sœur, mais il n'y en eut pas. Le lendemain, je ne reçus aucune nouvelle. Il se peut qu'à ce moment j'aie songé à m'en aller, mais ce n'est pas sûr. La vérité est difficile à apercevoir.

Le surlendemain, je reçus quelques lignes de la main de J., de sa main plutôt que de son écriture, car l'écriture était extraordinairement tourmentée. Elle m'apprenait qu'une heure avant de venir pour la première piqûre, le médecin avait décidé de quitter Paris pour installer ses enfants en province ; il serait de retour dans un jour ou deux. « Restez à l'abri derrière vos sacs de sable », lui avait déclaré ce docteur. Au coup de téléphone, faisant sottement allusion au sable de la défense passive. « Eh bien, disait le mot de J. terminant, je serai bientôt encore mieux à l'abri sous six pieds de terre. » Cette petite lettre était écrite à l'encre, mais, je l'ai dit, tout à fait torturée. J'eus l'impression qu'en elle quelque chose était sur le point de rompre, que dans une région très obscure d'elle-même se livrait un combat dont j'eus peur. Pour la première fois, je pris le parti de lui téléphoner. C'était aux environs de midi. Elle était seule. Je ne l'entendis presque pas, car dès les premiers mots elle fut prise d'un violent accès de toux et de suffocation. J'écoutai quelques instants ce souffle déchiré, étouffé ; puis elle réussit à me dire : « Allez-vous-en », et je raccrochai.

La lettre du lendemain était écrite au crayon, mais elle était plus longue et plus calme, peut-être trop calme. Le coup de téléphone, comme je le craignais, l'avait beaucoup tourmentée : au supplice de ne pouvoir parler et plus encore de me faire entendre cette toux qu'elle ne surmontait pas, elle avait fait un effort déraisonnable pour lui imposer silence et pour me dire de m'éloigner ; à la suite de cet effort, elle avait perdu connaissance et plus tard se retrouva, avec étonnement, sur le parquet, se croyant, disait-elle, redevenue un tout jeune enfant. Il est manifeste que ce mot, allez-vous-en, avait failli lui coûter la vie. Elle resta désormais presque constamment couchée. Je lui téléphonai encore une fois ou deux, et elle me parla paisiblement, me disant, à plusieurs reprises, avec une certaine insistance, que quand elle me reverrait, elle aurait des choses très intéressantes et très remarquables à me raconter. Dans une de ses lettres se trouve cette même indication : « Quand vous serez là, j'espère que je pourrai parler ; je réserve tout mon souffle pour ce moment-là, où je vous dirai beaucoup de choses importantes que j'ai à vous dire. »

Cependant, le médecin était revenu. Munich aussi était arrivé. Comme raisonnablement elle ne pouvait plus sortir, le médecin allait la voir. Il lui dit qu'elle avait trop de courage, que le moment était venu de laisser ce courage de côté. Il n'était plus question de traitement. En partant, il appela dans l'escalier Louise,

sœur de J., et lui dit qu'il était inhumain de laisser sa sœur souffrir ainsi, qu'il n'y avait plus d'espoir et qu'il fallait en venir aux stupéfiants. Louise pour qui écrire était toute une affaire, cependant m'écrivit cela ; elle ajoutait que J. n'était pas au courant de cette conversation et que naturellement « la petite », comme elle appelait sa sœur aînée, serait contente de me revoir. La conversation dans l'escalier fut bientôt rapportée à la malade qui m'en fit mention dans une dernière lettre avec une satisfaction étonnante. « Voyons donc de la morphine », disait-elle. Elle disait aussi : « Continuez à vous reposer. »

La décision du médecin paraîtra naturelle et justifiée. Je pense qu'elle l'était. Pour J., la lutte prit une autre forme et devint encore plus difficile. Ce n'était plus un combat loyal, aux yeux ouverts, avec un adversaire qui admettait la volonté de combattre. Les piqûres la calmaient, mais elles essayaient aussi de rendre calme ce qui en elle ne pouvait être calmé, une affirmation violente, révoltée, contre une puissance qui ne la respectait pas. Elle avait horreur des manières doucereuses. Cette soudaine douceur du mal la surprit, l'abusa, au point qu'après très peu de piqûres – peut-être deux ou trois –, de vivante qu'elle était, et presque normale, levant et sortant, elle tomba dans un état de prostration qui fit d'elle une moribonde. Le médecin lui-même fut effrayé de ce résultat qu'il avait voulu. Il fit cesser les piqûres et même, fait singulier, retira son ordonnance qui les prescrivait. J. maintenant avait une infirmière qui passait les nuits auprès d'elle, qui bientôt y passa les jours et les nuits. Cette infirmière, assez jeune, s'attacha à cette malade naturellement impatiente et peu aimable, mais elle fut séduite par sa beauté qui à ce moment-là, paraît-il, devenait extraordinaire. Après la mort, il est connu que les êtres beaux redeviennent, un instant, jeunes et beaux : la maladie, des souffrances presque insensées, une lutte sans repos pour respirer, pour ne pas respirer trop, pour arrêter l'élan de la toux qui, à chaque crise, manquait de l'étouffer, toute cette violence désordonnée et grimaçante qui aurait dû la rendre hideuse, ne pouvait rien contre l'expression parfaitement belle et juvénile quoique assez dure, dont son visage était éclairé. Cela est assurément étrange. J'ai pensé que cette beauté venait de l'éclat des yeux, touchés par le poison. Mais ses yeux étaient presque toujours fermés ou, s'ils s'ouvraient, s'ouvraient un infime instant, avec une rapidité d'ailleurs déconcertante, pour regarder et reconnaître et surveiller le monde, comme par surprise.

Privé de la morphine, le mal usa de ses ressources pour l'imposer à nouveau. J. ne voulait pas vivre à tout prix. Elle jugeait absurde, et même ridicule, de souffrir, si les choses pouvaient aller autrement. Le stoïcisme ne lui convenait pas. Aussi entra-t-elle dans une colère furieuse quand on lui retira les piqûres. On vit alors qu'elle n'était peut-être pas plus réellement malade qu'avant. Le médecin fut désemparé. Il résista d'abord, mais après une scène au cours de laquelle J. l'injuria, il céda à une exigence aussi forte. Pendant cette scène, elle lui dit : « Si vous ne me tuez pas, vous êtes un meurtrier. » J'ai vu, depuis, un mot analogue attribué à Kafka. Sa sœur, bien incapable de l'inventer, me l'a rapporté sous cette forme et le médecin l'a à peu près confirmé (il se rappelait qu'elle avait dit : « Si vous ne me tuez pas, vous me tuez. »).

Les effets de la morphine furent, cette fois, tout autres. J. restait calme, ou un peu plus calme, mais ce torpeur n'était qu'apparente, le calme aussi n'était qu'apparent. Tout se passa comme si, une première fois trompée par l'hypocrisie du remède, elle se fût maintenant tenue sur ses gardes et, derrière les apparences d'un sommeil, dans les profondeurs du repos, eût affirmé une vigilance, une lucidité de regard qui ne laissait à son adversaire aucun espoir de l'atteindre à l'improviste. C'est à partir de ce moment que son visage prit cette expression de beauté, si impressionnante. Je crois qu'il lui était agréable de forcer la mort à plus de loyauté et à plus de vérité. Elle la condamnait à devenir noble.

Je ne sais pas très bien comment passèrent ces jours. A personne je n'ai posé beaucoup de questions. Parler d'elle ne m'était guère possible. Seul, le médecin, personnage sans tact, souvent ridicule, stupéfié par les événements qu'il entrevit, me parla plus qu'il n'aurait dû, et je l'ai interrogé. L'infirmière aussi eut envie de confidences (je crois qu'elle s'appelait Dangerue ou d'un nom approchant). Elle me dit, par la suite, assez bizarrement : « Si à votre tour vous étiez un jour très malade, je serais contente que vous me fassiez

appeler. » Je sais que « la petite » lui a quelquefois, la nuit, parlé assez longuement : elle lui demandait de décrire quelques-unes des agonies auxquelles sa profession lui avait fait assister ; elle lui demanda aussi : « Avez-vous déjà vu la mort ? – J'ai vu des gens morts, mademoiselle. – Non, la mort ! » L'infirmière fit un signe que non. « Eh bien, vous la verrez bientôt. » A., son amie, m'écrivit. Les premières lignes sont sous dictée : d'après ces mots, elle allait presque bien ; ne soyez pas inquiet, disait-elle, ne le soyez pas. Puis, un scrupule l'avait prise ; n'ayant pas la force d'écrire, elle avait trouvé surprenant de se servir d'un tiers pour m'écrire, et elle avait prié son amie de renoncer à la lettre et même de l'oublier. Mais A. m'écrivait cela, elle me disait surtout que J. ne voulait pas interrompre mon repos, mais qu'on voyait bien qu'elle ne pensait qu'à ce retour, que tous les autres êtres l'irritaient, la blessaient de plus en plus, que bientôt elle ne supporterait plus aucune présence, moi étant absent. Je pense qu'elle m'annonçait par là qu'elle allait mourir. Cette fois je décidai de rentrer à Paris. Mais je me donnai encore deux jours. J'annonçai cela par téléphone ou par télégramme.

A Paris, mon domicile officiellement était un hôtel de la rue d'O. Je descendis là le lundi soir (j'ai réfléchi à cette date et maintenant j'en suis sûr), assez fatigué, en rentrant d'Arcachon. Au milieu de la nuit, vers deux ou trois heures, le téléphone me réveilla. « Venez, je vous en prie, J. se meurt. » La voix était celle de Louise. J'avais peu de chemin à faire et je ne crois pas m'être attardé. Je fus surpris de trouver la porte de l'appartement ouverte. L'appartement n'était pas grand, mais il commençait par un assez large vestibule et pour arriver à sa chambre, il fallait suivre un couloir. Dans le couloir, je me heurtai au médecin qui fut enchanté de me reconnaître et, avec son sans-gêne, me prit par le bras et m'entraîna dehors, sur le palier. « Mon pauvre monsieur ! – Quoi ? » Il fit un signe de tête sinistre. De ses premières paroles je n'entendis rien jusqu'à celle-ci qui me réveilla par son affreuse vulgarité : « C'est une délivrance pour ces pauvres êtres. » Il m'expliqua encore certaines choses dont je n'ai pas gardé grand souvenir : je crois qu'il essaya de justifier sa décision de renoncer au traitement. Il dit aussi : « Quelle volonté ! », parce qu'il y avait à peine une demi-heure, elle lui avait téléphoné elle-même, en s'emportant, pour le forcer à venir ; cette dernière colère lui plaisait. Ainsi, elle l'avait fait appeler à temps, et non pas moi, elle lui avait parlé, et non pas à moi. Je regardais ce grand personnage vulgaire qui me répétait d'une manière insensée : « Je vous l'avais bien dit trois semaines, trois semaines juste. – Cela fait cinq semaines ! » Je lui dis cela dans l'énerverment que me causaient ses paroles, sans y prendre garde, mais, à le voir brusquement si interloqué, je revins en moi-même sur ce que j'avais dit et cette lumière me traversa qu'à un certain moment de la nuit, elle avait dû se sentir vaincue, trop faible pour vivre jusqu'au matin où je la verrais, qu'elle avait alors demandé de l'aide à son médecin pour durer encore un peu, une minute, cette minute qu'elle avait tant de fois, silencieusement exigée en vain. C'est ce que ce malheureux niais prenait pour de la colère, et sans doute lui avait-il cédé en venant, mais il était déjà trop tard : là où elle ne pouvait plus rien, il pouvait moins encore et sa seule assistance avait été pour coopérer à cette mort douce, tranquille, dont il parlait avec une répugnante intimité. A partir de ce moment, ma détresse commença.

La chambre était remplie d'inconnus. Je pense qu'il y avait là sa mère, son beau-père, peut-être un autre parent, et toutes ces personnes m'étaient inconnues. Il y avait aussi l'infirmière que je ne connaissais pas. Cette rencontre, auprès de son corps silencieux, de gens à tel point étrangers était ce qu'elle aurait jugé le plus insupportable. C'était quelque chose d'incongru qui aurait dû lui être épargné et qui me remonta à la gorge, de sorte que ma détresse devint de l'amertume et du dégoût. Je restai devant elle, mais, à cause de tout ce monde, je ne parvenais pas à la voir. Je l'ai regardée, cela est sûr, je l'ai fixée, mais je ne l'ai pas vue. Louise seule, qui était aussi la seule à me la rappeler vivante, je pus dire quelque chose, ou bien me parler. Elle la première : j'aurais voulu comprendre pourquoi, après avoir tant résisté pendant tant d'années interminables, elle n'avait pas trouvé, pour si peu de temps, la force de ne pas céder encore. Naïvement j'appréciais ce temps à quelques minutes, et quelques minutes n'étaient rien. Mais ces quelques minutes

avaient été pour elle plus qu'une vie, plus que cette éternité de vie dont on nous parle, et la sienne s'y était perdue. Ce que Louise en téléphonant m'avait dit : « Elle se meurt », était vrai, d'une vérité à saisir au vol. Elle se mourait, elle était presque morte, l'attente n'avait pas commencé à ce moment-là ; à ce moment-là elle avait pris fin ; ou plutôt la dernière attente avait duré à peu près le temps de la communication : à son début, vivante et lucide, épiait tous les mouvements de Louise ; vivante encore, mais déjà sans regard, sans un signe d'acquiescement au moment où « elle se meurt » ; et, à peine le téléphone raccroché, le pouls, comme l'infirmière, s'éparpilla comme du sable.

Louise n'avait pas beaucoup de tête, ni beaucoup de cœur. Mais, tout à coup, elle dut lire sur mon visage quelque chose d'imminent qu'elle sut qu'elle n'avait pas le droit de voir, ni personne au monde, et en un instant elle les emmena tous. Je m'assis au bord du lit, comme je l'avais fait beaucoup de fois. Elle était un peu plus allongée que je ne l'aurais imaginé, la tête reposant sur un petit coussin et ayant, pour cette raison, l'immobilité d'une gisante et non d'une vivante. Le visage était sérieux et même sévère. Les lèvres, serrées, faisaient penser à la violence des dents qui, refermées sur la dernière seconde, même maintenant ne se détendaient pas. Les paupières aussi étaient baissées. La peau, d'une blancheur admirable par l'éclat noir de ses cheveux, me serra le cœur. Elle n'était déjà plus qu'une statue, elle absolument vivante. C'est alors que je regardai ses mains. Heureusement, elles n'étaient pas jointes, mais, posées de biais sur le drap, saisies maladroitement dans une dernière contraction qui tordait un peu les doigts, elles me parurent si petites, si réduites par la maladresse de leur dernier effort, si faibles pour l'immense combat qu'avait livré, toute seule, cette grande âme, que je fus, en un instant, submergé par la tristesse. Je me penchai sur elle, je l'appelai à haute voix, d'une voix forte, par son prénom ; et aussitôt – je puis le dire, il n'y eut pas une seconde d'intervalle – une sorte de souffle sortit de sa bouche encore serrée, un soupir qui peu à peu devint un léger un faible cri ; presque en même temps – de cela aussi je suis sûr – ses bras bougèrent, essayèrent de se lever. À ce moment, les paupières étaient encore tout à fait closes. Mais, une seconde après, peut-être deux secondes brusquement elles s'ouvrirent, et elles s'ouvrirent sur quelque chose de terrible dont je ne parlerai pas, sur un regard le plus terrible qu'un être vivant puisse recevoir, et je crois que si à cet instant j'avais frémi et si j'avais éprouvé de la peur, tout eût été perdu, mais ma tendresse était si grande que je n'eus même pas une pensée pour le caractère singulier de ce qui se passait, qui me parut certainement tout à fait naturel, à cause de ce mouvement infini qui me portait à sa rencontre, et je la pris dans mes bras, tandis que ses bras me pressaient et, à partir de ce moment, elle fut non seulement tout à fait vivante, mais parfaitement naturelle, gaie et presque guérie.

Seule, sa première parole resta un peu angoissante. À la prendre en elle-même, elle ne l'est pas ; c'est maintenant que je viens d'écrire qu'elle l'était, je n'arrive pas à bien comprendre pourquoi. « Depuis quand êtes-vous là ? » Telle fut cette parole qu'elle prononça presque tout de suite. Il se peut qu'à ce moment j'aie pris conscience de l'étrangeté de la situation, et quelque chose de cette étrangeté passa dans ces mots. Mais je crois que sa voix elle-même était encore un peu surprenante, elle avait naturellement une voix qui surprenait par sa assez rauque, légèrement voilée, assombrie par le mal et cependant toujours très gaie ou très vive. Mais je pense que je fus saisi aussi par l'inflexion inquiète de cette voix : en me demandant depuis quand j'étais là, elle me sembla qu'elle se rappelait quelque chose ou qu'elle fut près de se le rappeler, et en même temps elle éprouvait une appréhension, qui était liée à ma personne, ou à ma venue trop tardive, ou au fait que j'avais vu et surpris ce que je n'aurais pas dû voir. Tout cela vint jusqu'à moi à travers cette voix. Je ne sais pas comment je répondis. Elle se détendit aussitôt et redevint absolument humaine et vraie.

Si étrange que cela paraisse, je ne crois pas avoir donné, pendant toute cette journée, une seule pensée distincte à l'événement par lequel J. se trouvait à nouveau capable de me parler et de rire avec moi. C'est qu'en ces instants je l'aimais tout à fait, et le reste n'était rien. J'avais eu seulement le sang-froid d'aller chercher les autres pour les avertir que J. était rétablie. Je ne sais comment ils prirent cette nouvelle ; peut-être

aussi naturellement que moi. J'ai le vague souvenir qu'ils s'étaient entassés dans la cuisine et dans une autre chambre et que, d'après Louise qui me l'a rapporté, ils se plaignaient d'être traités par moi comme de simples intrus. Je n'ai certainement pas eu le désir de les maltraiter. Je les avais presque oubliés, c'est tout. Je me rappelle que, plus tard, je fis demander par Louise l'autorisation de faire embaumer sa sœur. Ces pratiques furent jugées malsaines, pour ne pas dire plus. Mais, si la peur les conduisit à se faire de moi je ne sais quel usage, je ne puis guère leur en vouloir. Je dois même reconnaître ici que, dans des circonstances aussi peu habituelles, ces gens, par inconscience, crainte ou pour toute autre raison, se montrèrent d'une réserve estimable et, en somme, se conduisirent parfaitement.

De cette journée, je me rappelle peu de choses qu'il y aurait intérêt à rappeler. Le réveil de J. avait eu lieu à l'aube, presque avec le soleil, et cette lumière l'avait enchantée. Du point de vue de la maladie – l'appréciant comme si elle avait suivi naturellement son cours –, je la trouvais beaucoup mieux que je ne l'aurais imaginé après tout ce qu'on m'avait écrit, après surtout tant de piqûres qu'on lui avait faites chaque jour. Les effets de la morphine sur son esprit semblaient nuls : un malade qui s'abandonne aux effets stupéfiants peut paraître lucide et même profond, mais n'est pas gai ; or, elle était extrêmement gaie, et de la manière la plus naturelle ; je me souviens qu'elle plaisanta sa mère de la façon la plus gentille, ce qui était rare. Cette gaieté, maintenant que je vois tout ce qui eut lieu avant et après, est un souvenir qui suffirait à tuer un homme. Mais, à ce moment, je la voyais gaie et j'étais gai, moi aussi.

Pendant tout ce jour, elle n'eut presque aucune crise, et elle parla et elle rit de façon à en avoir vingt. Elle mangea beaucoup plus que moi – alors que manger ne lui était presque plus possible depuis plusieurs jours – et son premier sujet d'affliction fut de me voir manger si peu. Elle était un peu inquiète parce que l'infirmière, profitant de ma présence, était allée passer la journée à son domicile. Je perçus à ce moment, entre elles, une certaine connivence dont j'eus plus tard d'autres preuves. Du médecin, elle se moqua beaucoup. Je lui demandai si elle se rappelait lui avoir téléphoné cette nuit, si elle savait qu'il était venu. « Cette nuit ! dit-elle, il serait venu ! » avec une expression presque prodigieuse d'étonnement et aussi de découverte, mais elle ne me fit aucune question. Je lui demandai quelles étaient ces choses intéressantes dont elle avait dit qu'elle me parlerait, à mon retour. Elle eut alors comme une distraction et répondit d'un peu loin : « Oui, à votre retour, je vous en parlerai. » Une de ses amies vint cet après-midi-là, une jeune femme originaire de Constantinople, en compagnie de qui elle avait passé plusieurs mois, mais qu'elle ne voyait plus guère. Cette jeune femme avait dû apprendre qu'elle était très malade et elle venait poliment se renseigner. J'ignore ce que les autres lui racontèrent, mais, pensant que J. était sur sa fin, elle leur répéta que c'était le moment où le danger de contagion était le plus grand et qu'il ne fallait pas entrer dans la chambre. Voilà peut-être la raison pour laquelle ils me laissèrent tranquille : je ne sais. Elle-même ne voulut pas entrer et passa la tête par l'entrebâillement de la porte, en faisant des signes et des grimaces. « Qu'a-t-elle donc ? me demanda J. d'un air soudain irrité. Est-ce que je lui fais peur ? Suis-je si laide ? » La conduite de cette fille était d'autant plus ridicule qu'ayant la même maladie, elle était elle-même à deux doigts d'en finir. J. demanda une glace et se regarda longuement et ne dit rien. Elle était toujours très belle.

Vers le soir, elle resta physiquement bien, mais elle changea un peu d'humeur. Moi-même, je devins inquiet. Le sentiment de cette situation exceptionnelle commençait à me frôler. A mon passage en septembre, je lui avais acheté une grande lampe dont l'abat-jour, peint mais peint en blanc, lui plaisait. Elle fit placer cette lampe au bout du lit, dans le prolongement de ses yeux, ce qui devait la gêner, mais elle ne voulut ainsi. Plus tard, au cours de la nuit, la voyant les yeux fixés, rivés sur cette lumière, je lui proposai de l'écartier ou de la cacher ; mais elle me serra si fortement le poignet, pour me retenir, qu'au matin, à cet endroit, la peau était encore blanche. Dès le soir, l'idée lui vint que je devais partir. Comme je ne partais pas, elle ne rentra pas à son hôtel, elle s'inquiéta de la fatigue que j'aurais, et à mesure que la nuit s'avancait, l'inquiétude au sujet de ma fatigue devint un étonnement, une question au sujet de quelque chose.

mystérieux et de redoutable sur quoi elle n'insistait pas, mais revenait avec une appréhension toujours plus grande. Un instant, elle me fixa avec une pénétration qui maintenant me fait frissonner. « Pourquoi, dit-elle sèchement, restez-vous *précisément* cette nuit ? » Je suppose qu'elle commençait à en savoir aussi long que moi sur les événements du matin, mais à ce moment-là, je fus épouvanté à la pensée qu'elle pourrait découvrir ce qui lui était arrivé ; il me semblait que c'était là quelque chose d'absolument effrayant à apprendre pour un être qui avait naturellement peur de la nuit. Peut-être ai-je eu tort de ne pas lui croire, à cet instant, du courage même pour les seules choses pour lesquelles elle n'en avait pas eu, car cette nuit je ne suis surpris en elle aucune peur, ou si la peur la touchait, c'est parce qu'elle-même était devenue redoutable. On peut-être ai-je commis une grande faute en ne lui disant pas ce qu'elle attendait que je lui dise. Ce manque de franchise nous a mis l'un en face de l'autre comme des êtres qui se guettaient mais ne se voyaient plus.

J'ai cette excuse qu'en cette heure je l'élevais bien plus haut que n'importe quelle vérité, et la plus grande vérité m'importait moins que le plus léger risque de la rendre inquiète. J'ai aussi cette excuse que, peu à peu, elle sembla se rapprocher d'une vérité au regard de laquelle la mienne perdait tout intérêt. Vers onze heures ou minuit, elle entra dans un léger cauchemar. Cependant, elle était encore éveillée, car je lui parlais et elle me répondait. Elle vit dans la chambre se déplacer ce qu'elle appela « une rose par excellence ». Je lui avais fait apporter, dans la journée, des fleurs très rouges, mais déjà trop épanouies, et je ne suis pas sûr qu'elle les ait beaucoup aimées. Elle les regardait de temps à autre d'un air assez froid. Pour la nuit, on les plaça dans un couloir, presque devant la porte qui resta quelque temps ouverte. C'est alors qu'elle donna ce nom de « rose par excellence » à quelque chose qu'elle voyait se déplacer à travers la chambre, à une certaine hauteur, mais ne sembla-t-il. Je crus que cette image de rêve lui venait des fleurs qui peut-être l'incommodaient. Je fermai donc la porte. A ce moment, elle s'assoupit vraiment, d'un sommeil presque calme, et je la regardais vivre et dormir, quand tout à coup elle dit avec une grande angoisse : « Vite, une rose par excellence », tout en continuant à dormir mais maintenant avec un léger râle. L'infirmière s'approcha et à l'oreille me dit que, la nuit précédente, ce mot avait été le dernier qu'elle eût prononcé : à un moment où elle semblait enfoncée dans une inconscience complète, brusquement elle était sortie de sa torpeur pour montrer le ballon d'oxygène, en murmurant : « rose par excellence », et aussitôt avait sombré à nouveau.

Ce récit me glaça. Je me dis que la nuit dernière recommençait, d'où j'étais exclu, et qu'attirée par quelque chose de terrible, mais peut-être aussi de séduisant, de tentant, J. était en train de retourner d'elle-même dans ces dernières minutes où elle avait succombé à m'attendre. Je crois que cela était vrai. Je crois même qu'il se passa, alors, quelque chose de tout à fait désespérant pour moi, car je pris doucement la main du poignet de J. (qui dormait), et à peine l'eus-je touchée, elle se redressa, les yeux ouverts, me regardant d'un air furibond et me repoussa en disant : « Ne me touchez plus jamais. » Puis aussitôt, elle me tendit les bras comme le matin même, et fondit en larmes. Elle pleura, sanglota contre moi avec un tel emportement de tristesse qu'elle faillit à ce moment mourir en étouffant, et comme l'infirmière, pour ne pas assister à cette scène, avait quitté la chambre, j'étais seul à la soutenir sans pouvoir prendre le ballon d'oxygène qui était un peu plus loin. Cependant, l'infirmière revint et on lui donna de l'air qui l'aida à se maîtriser. Mais elle ne me laissa plus m'éloigner.

Elle s'endormit à nouveau. Son sommeil avait ce caractère étrange de se dissiper en un instant, de sorte que, derrière son sommeil, elle semblait demeurer éveillée et là être aux prises avec des choses graves où elle jouait un rôle peut-être épouvantable. Elle s'était endormie, le visage mouillé de larmes. Sa jeunesse, loin d'en être abîmée, paraissait resplendissante : il faut être très jeune et bien portante pour supporter une telle abondance de larmes ; cette jeunesse me causait une impression si extraordinaire que j'oubliais complètement sa maladie, son réveil et le danger qu'elle courait encore. Peu après, cependant, son expression changea. Presque sous mes yeux, les larmes avaient séché et les traces de larmes disparu ; elle devint sévère, ses lèvres relevées légèrement, montraient la contraction de la mâchoire et les dents fortement appliquées, ce qui l'

donnait un air assez trouble et cruel ; sa main s'agitant dans la mienne pour se rendre libre, je voulus relâcher, mais elle me ressaisit sur-le-champ avec une vivacité sauvage où il n'y avait aucune idée des rapports humains. Comme l'infirmière était venue me parler – à voix basse et à propos de rien d'important –, j'immédiatement éveillée, dit d'un air froid : « Avec elle j'ai aussi mes secrets. » Elle se rendormit aussitôt.

Ce que m'avait dit l'infirmière n'était pas tout à fait sans importance. Elle m'apprenait que, dans la journée, elle avait téléphoné au médecin pour lui signaler l'état nouveau de la malade. Le médecin avait poussé ce cri : « Ah ! par exemple. » C'est tout ce que l'infirmière osa jamais me dire sur ce sujet. On avait fait à J. une seule piqûre au début de la nuit. Vers deux ou trois heures, je me persuadai que le même malheur qu'hier risquait de se produire. Il est vrai que J. ne se réveillait plus. L'infirmière aussi devait sommeiller. Devant le silence de cette nuit, écoutant sans cesse son peu de souffle, je me sentis extrêmement désespéré et misérable à cause même de ce prodige que j'avais fait. J'eus, alors, pour la première fois une pensée qui, par la suite, revint et finalement l'emporta. Comme j'étais toujours dans cet état – il devait être trois heures environ –, J., sans du tout bouger, se réveilla, c'est-à-dire qu'elle me regarda. Ce regard était un regard très humain, je ne veux pas dire qu'il fût affectueux ni bon, il ne l'était pas ; mais il n'était pas non plus froid ni marqué des puissances de cette nuit. Il semblait me comprendre profondément, c'est pourquoi il me parut amical, quoique d'une tristesse affreuse. « Eh bien, dit-elle, vous en avez fait du joli. » Elle ne regarda encore sans sourire le moins du monde, comme elle aurait pu le faire, comme j'ai, depuis, espéré qu'elle l'avait fait, mais je pense que ma tête, non plus, n'invitait pas à sourire. D'ailleurs, ce regard ne dura pas.

Bien qu'elle eût les paupières baissées, je suis convaincu qu'à partir de ce moment, elle veilla ; elle veilla parce que le danger était trop grand ou pour une autre raison, mais, volontairement, elle demeura à la surface du jour, montrant un calme, une attention dans le calme, très éloignée de sa tension de tout à l'heure. Un peu plus tard, ce qui me prouve qu'elle ne dormait pas, mais négligeait ce qui se passait autour d'elle, parce qu'elle avait un autre intérêt, elle se rappela que l'infirmière, ne sachant si elle dormait – ceci à peu près une demi-heure avant –, s'était penchée vers elle et lui avait proposé une piqûre, proposition qui alors l'avait trouvée tout à fait sourde. Mais un peu plus tard elle dit à l'infirmière : « Non, pas de piqûre ce soir » et elle insista encore : « Plus de piqûres. » Mot que j'ai à présent tout le loisir de me rappeler. Elle se tourna ensuite, légèrement vers l'infirmière et, sur un ton tranquille : « Maintenant, lui dit-elle, voyez donc si elle est morte », et elle me montra du doigt. Cela avec un air très tranquille et presque amical, mais sans sourire.

Je voudrais maintenant passer rapidement sur tout ce qui arriva. J'en ai dit plus que je n'aurais cru, mais je touche aussi au terme de ce que je peux dire. Quand elle eut affirmé de moi ce que j'ai rapporté, à partir de cet instant elle se conduisit sans rien d'extraordinaire, et la nuit se termina assez vite. Vers six heures, elle dormait profondément et presque comme une personne normale. Je m'entendis avec l'infirmière pour nous rendre à mon hôtel où je passai environ une heure et, quand je revins, Louise me dit qu'elle était toujours dans le même état, mais je vis tout de suite que cet état avait beaucoup changé, car elle avait le râle et la face d'une moribonde ; en outre, elle avait la bouche presque ouverte, ce qui ne lui était jamais arrivé à aucun moment d'aucun de ses sommeils, et cette bouche, ouverte sur le bruit de l'agonie, donnait l'impression de ne pas lui appartenir, d'être la bouche d'une autre, que je ne connaissais pas, celle-là irrémédiablement condamnée et même morte. L'infirmière fut de mon avis que les choses s'étaient aggravées, mais elle ne demanda cependant la permission de s'en aller, pour voir une autre malade et passer chez elle, jusqu'au début de l'après-midi. Elle pensait que le médecin viendrait dans la matinée, elle pensait aussi que le sommeil pourrait durer plusieurs heures pendant lesquelles on ne pouvait qu'attendre sans rien faire d'utile ; elle ne fit remarquer que le pouls était solide et résistait bien.

Les râles prirent une intensité et une ampleur si graves que, les portes fermées, on les entendait en dehors de l'appartement. Les allées et venues dans la chambre semblaient complètement étrangères à ce corps

inconscient, lui-même étranger à sa propre agonie. Louise m'exaspéra beaucoup, car ce bruit lui faisait peur et sa mère commençait aussi à se montrer et à faire des réflexions, si bien que je n'arrivais plus à savoir ce que j'en étais et que je commençais à haïr tout ce monde, ne ressentant plus de sentiments vrais, pas même pour J. en train de devenir ce corps cadavérique. Il se peut que j'aie mis ces personnes dehors ou que je sois sorti un moment (il y avait sur le palier de l'étage un fauteuil, et je me vois assis là, où le ronflement du coma ne parvenait). Ce qui est sûr, c'est que dans la matinée, à un instant où je revins, je trouvai J. à nouveau éveillé mais se sentant très mal. « Vous arrivez de bonne heure », me dit-elle, et je compris qu'elle avait oublié ma présence pendant toute la nuit. Elle se montra violemment irritée, parce que l'infirmière n'était pas là. Elle appela Louise, qui ordinairement l'amusait mais qu'elle ne pouvait supporter longtemps. De toute personne se dégageait une extrême impatience. Si d'abord je fus un peu blessé de la sécheresse qu'elle me montrait, cela ne dura pas : je sentais trop clairement la raison de cette impatience, de cette fièvre, du sursa de toutes ses forces, je voyais comme elle avançait, par un mouvement plus rapide que tout ce que nous pouvions faire, les coups qui essayaient de l'anéantir. Nous étions tous des êtres très lents et, elle, il lui fallait se mouvoir comme la foudre pour échapper à l'immobilité définitive, pour sauver son dernier souffle. Jamais je ne l'ai vue plus vive, ni plus lucide. Peut-être en était-elle au dernier instant de l'agonie, mais elle me paraissait si vivante, quoique incroyablement pressée par la souffrance, l'épuisement et la mort, qu'un nouveau je fus persuadé que, si elle ne le voulait pas et si je ne le voulais pas, jamais rien n'aurait raison d'elle. Pendant que les crises succédaient aux crises – mais de coma plus de trace ni d'aucun symptôme mortel –, au milieu de la plus grande impatience, et comme les autres étaient absentes, sa main qui se crispait sur l'infirmière subitement se maîtrisa et me pressa avec toute l'affection et toute la tendresse qu'elle pouvait. En même temps, elle me sourit d'une manière naturelle et même avec amusement. Tout de suite après, elle me dit d'une voix basse et rapide : « Vite, une piqûre. » (Elle n'en avait, depuis la nuit, jamais réclamé.) Je pris une grosse seringue, j'y réunis deux doses de morphine et deux doses de pantopon, ce qui faisait quatre doses de stupéfiants. Le liquide fut assez lent à pénétrer, mais, voyant ce que je faisais, elle resta très calme. Elle ne bougea plus à aucun moment. Deux ou trois minutes plus tard, son pouls se dérégla, il frappa un coup violent, s'arrêta, puis se remit à battre lourdement pour s'arrêter à nouveau, cela plusieurs fois, enfin il devint extrêmement rapide et minuscule, et « s'éparpilla comme du sable ».

Je n'ai aucun moyen d'en écrire davantage. Je pourrais ajouter que, pendant ces instants, J. continua à me regarder avec le même regard affectueux et consentant et que ce regard dura encore, mais ce n'est malheureusement pas sûr. De tout le reste, je ne veux rien dire. Les histoires avec le médecin me sont devenues indifférentes. Moi-même, je ne vois rien d'important dans le fait que cette jeune fille qui était morte, à mon appel revint à la vie, mais je vois un prodige qui me confond dans sa vaillance, dans son énergie qui fut assez forte pour rendre la mort stérile aussi longtemps qu'elle le voulut. Il faut que ceci soit entendu : je n'ai rien raconté d'extraordinaire ni même de surprenant. L'extraordinaire commence à ce moment où je m'arrête. Mais je ne suis plus maître d'en parler.

Je continuerai cette histoire, mais, maintenant, je prendrai quelques précautions. Ces précautions ne sont pas faites pour jeter un voile sur la vérité. La vérité sera dite, tout ce qui s'est passé d'important sera dit. Mais tout ne s'est pas encore passé.

Après une semaine de silence, j'ai vu clairement que si je me trompais dans l'expression de ce que je cherche à exprimer, non seulement il n'y aurait pas de fin, mais je serais heureux qu'il n'y en eût pas. Même à présent, je ne suis pas sûr d'être plus libre que je l'étais au moment où je ne parlais pas. Il se peut que je me trompe entièrement. Il se peut que tous ces mots soient un rideau derrière lequel ce qui s'est joué ne cesse plus de se jouer. Le malheur est qu'ayant attendu tant d'années pendant lesquelles le silence, l'immobilité, la patience poussée jusqu'à l'inertie n'ont pas un seul jour cessé de me duper, il m'a fallu tout à coup ouvrir les yeux et me laisser tenter par une pensée superbe que j'essaie en vain de mettre à genoux.

Ces précautions, peut-être ne seront-elles pas des précautions. J'ai vécu quelque temps avec une personne obsédée de l'idée de ma mort. Je lui avais dit : « Je crois qu'à certains moments vous avez envie de me tuer. Il ne faut pas résister à cette envie. Je vais écrire sur un papier que si vous me tuez, vous agirez pour mon mieux. » Mais, une pensée n'est pas tout à fait une personne, même si elle agit et vit comme elle. Une pensée exige une loyauté qui rend difficile toute ruse. Elle-même est parfois fautive, mais derrière ce mensonge je reconnais encore quelque chose de vrai que, moi, je ne puis pas tromper.

A la vérité, c'est sa droiture qui me fascine. Quand elle se lève, cette pensée, il n'y a plus ni souvenir, ni crainte, ni lassitude ni pressentiment, ni rappel d'hier ni projet pour demain. Elle se lève et peut-être s'est-elle levée mille fois, dix mille fois. Qui donc m'est plus familier ? Mais la familiarité, voilà ce qui entre nous s'est à jamais perdu. Je la regarde. Elle vit avec moi. Elle est dans ma maison. Parfois, elle se met à manger, parfois, quoique rarement, elle dort près de moi. Et moi, insensé, je me croise les mains et je la laisse manger sa propre chair.

Après ces événements, dont j'ai raconté quelques-uns – mais maintenant encore, je les raconte –, je finis tout de suite averti (mis au courant) de ce qui m'attendait. La seule différence, et elle est grande, c'est que je vivais dans l'intimité orgueilleuse de la terreur, étant assez superficiel pour ne pas voir la misère et le peu de prix de cette intimité et ne comprenant pas qu'elle-même exigerait de moi ce qu'un homme ne peut pas concéder. Mon unique point fort fut mon silence. Un aussi grand silence, quand j'y réfléchis, m'apparaît incroyable, non pas un mérite, car parler, d'aucune manière je n'en eus l'idée, mais justement, que jamais mon silence ne se soit dit à lui-même : prends garde, il y a là quelque chose dont tu me dois compte, que ni mon mémoire, ni ma vie de chaque jour, ni mon travail, ni mes gestes, ni mes paroles, ni les mots sortis du bout de mes doigts n'aient de près ou de loin, fait allusion à quelque chose dont toute ma personne était physiquement occupée, cette réserve, je ne la puis comprendre, et moi qui, maintenant, parle, je me retourne amèrement vers ces journées, ces années silencieuses comme vers un pays inaccessible, irréel, fermé à tous d'abord à moi-même, et où pourtant je suis demeuré pendant une grande part de vie, sans effort, sans tentation, par un mystère qui à présent m'étonne.

Avoir perdu le silence, le regret que j'en éprouve est sans mesure. Je ne puis dire quel malheur envahit l'homme qui une fois a pris la parole. Malheur immobile, lui-même voué au mutisme ; par lui, l'irrespirable est l'élément que je respire. Je me suis enfermé, seul, dans une chambre, et personne dans la maison, à l'extérieur presque personne, mais cette solitude elle-même s'est mise à parler, et à mon tour, de cette solitude qui parle, il faut que je parle, non par dérision, mais parce qu'au-dessus d'elle veille une plus grande qu'elle, au-dessus de celle-ci une plus grande encore, et chacune, recevant la parole afin de l'étouffer et de la taire, au lieu de cela la répercute à l'infini, et l'infini devient son écho.

Quelqu'un m'a dit, d'ailleurs avec un peu d'humeur : « Devant vous, les bouches s'ouvrent. » Cela e

possible, quoique cela ne me semble vrai que de peu de personnes, car j'en ai écouté très peu. Mais celles que j'ai entendues, mon attention à les entendre a été si grande qu'elles n'ont pu m'en vouloir de leurs paroles, se les reprocher à elles-mêmes, ni peut-être en garder le souvenir. Et moi, j'ai toujours été plus attaché à elles par ce qu'elles m'avaient dit que par ce qu'elles auraient pu me cacher. Les personnes qui se taisent ne me paraissent pas, pour cette raison, admirables ni encore moins aimables. Celles qui parlent, du moins qui me parlent parce que je les ai interrogées, me semblent souvent les plus silencieuses, soit parce qu'elles réveillent en moi le silence, soit parce qu'elles s'enferment à mes côtés, sans le savoir ou en le sachant, dans un lieu clos où celui qui les interroge les rend complices de réponses que leur bouche n'entend pas.

Je veux donc dire que « avoir perdu le silence » ne signifie rien de ce qu'on pourrait croire. Du reste, peu importe. J'ai décidé de suivre cette voie. J'habitais toujours l'hôtel de la rue d'O. Ma chambre était exiguë et peu agréable, mais elle me convenait. Dans la chambre voisine demeurait une jeune femme qui, un jour que j'avais eu le tort de lui adresser la parole – elle était sur son balcon et moi sur le mien –, me dit que je la gêmais parce que je ne faisais pas assez de bruit. Je crois qu'en effet je la gêmais. De toute manière, je ne dérangeais peu, étant rarement chez moi à cause de mon travail et, même la nuit, je ne rentrais pas toujours. Cette jeune femme était sur le point de se brouiller avec un ami qu'elle avait, commerçant de l'avenue de l'Opéra, et qui la faisait venir à Paris deux ou trois fois par an, car elle habitait en province, à Nantes ou à Rennes, je ne m'en souviens plus. Elle était mariée, avait deux enfants et, de plus, enseignait dans une institution libre de jeunes filles. Je ne sais comment elle menait ensemble toutes ces tâches. Peut-être ce n'était-il un roman. Je rapporte ces détails, qui ne m'intéressent pas, pour m'entraîner. Je cherche délibérément à me jeter un sort. Et puis où est l'important ? Cette jeune femme avait dans l'esprit un mélange de liberté et de contrainte. Il était clair qu'elle me faisait plutôt des avances. Un soir que je rentrais, ayant beaucoup travaillé et la tête vide, je me trompai de porte et me trouvai chez elle. Il n'y avait certes rien de concret dans cette distraction. Nous habitions l'un et l'autre au cinquième ou au sixième et à cet étage la minuterie ne fonctionnait pas. Il est vrai que, quelquefois en rentrant, cette idée me venait que je pourrais bien me tromper de chambre, mais je le pensais sans le souhaiter ; souvent, je ne me rappelais plus du tout que j'habitais là. Elle me reçut assez bien pendant quelques minutes. Cela venait, j'imagine, de la belle robe d'intérieur qu'elle portait. Bien qu'il fût près de minuit, elle se trouvait assise dans son fauteuil parfaitement apprêtée. Cette circonstance dut lui rendre tout le reste agréable. Comme je la voyais ce jour-là assez jolie, je jugeai moi aussi que mon erreur voulait dire quelque chose, et je ne lui dis pas que j'entrerais par mégarde. Par la suite, elle m'ennuya beaucoup. Elle voulait toujours venir dans ma chambre et je ne voulais pas. Mais elle m'apprit ce que peut-être, sans elle, je n'aurais découvert que beaucoup plus tard.

Ce jour-là, il survint un incident. Je me rappelle qu'elle me disait, me montrant sa main : « Voyez cette cicatrice. » Elle avait, sur le dos de la main, une assez large boursoufflure transversale. Peu après, je m'aperçus que son humeur avait changé : sur son visage montait une sorte de froideur respectable, un de ces airs de moralité qui rendent ennuyeuse la plus belle figure, et celle-ci n'était qu'un peu jolie. J'eus immédiatement envie de m'en aller. Je dus lui dire à cet instant que j'étais entré par erreur, mais elle comprit que j'avais commis une erreur en entrant, ce qui était un peu autre chose.

Je viens de penser à elle. Je m'aperçois que, dans ma conduite pourtant en apparence à peu près celle de tout le monde, quelque chose d'absolument offensant a dû souvent faire de moi son ennemi. Je suppose qu'une partie de ce qu'elle disait était vrai. Je l'ai interrogée sur l'histoire, la grammaire, la botanique, elle en savait des volumes. Les seuls moments heureux qu'elle ait passés avec moi sont ces heures de récitation pendant lesquelles elle me livrait des chapitres entiers de Larive-et-Fleury et de Malet. Je me reposais à l'entendre. Ce savoir, si prodigieusement ancien, planait au-dessus de moi en croassant une espèce de parole toujours la même, qui équivalait à peu près à ceci : il y a un temps pour apprendre, un temps pour ignorer, un temps pour comprendre, un autre pour oublier.

Elle avait à ces instants une expression assez fine. Mais il est bien vrai que cette autre expression, qui l'amenait à l'improviste et qui me donnait envie de m'en aller, pouvait fort bien lui venir à cause de mon attitude, parce que je me conduisais d'une manière insensée, et même si elle ne le voyait pas clairement, son vieux passé de décence lui en apprenait de temps en temps quelque chose et remontait à sa figure où il me regardait. Je le vois en ce moment, ce vieux passé équivoque qui était certainement une chose laide. Mais j'ignore ce que j'ai pu être et faire pour l'obliger à se défendre avec une telle expression.

Maintenant, je vois cette scène : j'étais dans le métro. Je crois que je rentrais chez moi. Par hasard, je me trouvais assis en face d'une personne que je connaissais. Elle m'annonça qu'elle était mariée ou qu'elle allait se marier. Après une ou deux stations, elle me quitta. Cette rencontre me fit penser à C(olette), ma voisine. En cet instant, j'eus l'extraordinaire impression que cette femme que je voyais presque tous les jours, je l'avais absolument oubliée et, pour me souvenir d'elle, il fallait chercher une passante entrevue il y a dix ans. Sans cette rencontre de tout à l'heure, non seulement je l'aurais perdue de vue, mais déjà je trouvais à sa place comme un immense trou impersonnel, quoique animé, une sorte de lacune vivante, de laquelle elle n'émergeait qu'avec difficulté. Ce qui compliquait l'impression, c'est que l'oubli ne m'en paraissait pas un. Je la voyais très bien en ce moment et, avant, aussi, je l'aurais vue si j'avais eu cette idée. Mais par exemple, je n'aurais pas demandé : hier, pendant toute la soirée où elle a été là, est-ce que je l'ai remarquée ?

Ce voyage en métro m'a laissé le souvenir d'une grande tristesse. Cette tristesse ne se rapportait pas à moi, mais à un peu de mémoire. Mais quelque chose de profondément triste était en train de se passer là, dans cette voiture avec tous ces gens de midi. Il y avait, à deux pas, un malheur important, aussi silencieux qu'un vrai malheur, peut-être, étranger à tout secours, inconnu, que rien ne pouvait faire apparaître. Et moi-même qui ne pressentais rien, je ressemblais à un voyageur marchant à l'écart sur une route ; la route l'a appelé et il avançait, mais la route veut voir si celui qui vient est bien celui qui doit venir, elle se retourne pour le reconnaître, et la même culbute les entraîne tous deux dans le ravin. Malheur au sentier qui se retourne pour dévisager le passant ; et combien plus profond était ce malheur, combien plus ignoré et plus silencieux. A l'hôtel, la concierge reçut la consigne de ne pas me déranger, et je fis remettre au tableau la clé de ma chambre pour montrer que je n'étais pas là. Vers cinq heures, personne n'ayant frappé, on entra dans cette chambre. Jusque-là, excepté les gens de l'hôtel et quelquefois mon frère, personne ne s'était risqué à y venir.

Je pourrais peut-être dire pourquoi, ayant à voir quelqu'un, j'aurais fait une longue marche, moi qui déteste marcher, plutôt que de le rencontrer entre ces quatre murs d'hôtel. Il n'y avait nul secret. Mais d'ailleurs, finalement, plusieurs personnes sont toujours venues là où j'ai habité, et quelques-unes très souvent. Je vois des raisons qui sont assez naturelles : l'ennui, si des gens viennent, d'être obligé de les voir et de les entendre longtemps après qu'ils sont partis ; le besoin de faire de l'endroit où l'on demeure un lieu où il ne se passe rien, et c'est pourquoi l'on s'y repose, et aussi un lieu vide où ceux qui ne doivent pas se rencontrer ne se rencontrent pas, et enfin une épreuve, car un jour ou l'autre y viendra ou rôdera à l'alentour celui qui a été prié de rester au-dehors, de telle sorte qu'on découvre soi-même, à cet instant, si c'est là un lieu de crime ou au contraire quelque chose d'agréable. Toutes ces raisons me semblent bonnes, mais naturellement elles ont leur mauvais sens. Cependant, il y en avait encore une autre.

J'étais étendu sur mon lit. Il devait faire déjà très sombre. Il y avait, il me semble, encore un peu de lumière, mais, les rideaux n'étant pas fermés, cette lumière pouvait venir de la rue. La personne qui était entrée se trouvait au milieu de la pièce. Je voulais écrire qu'elle ressemblait à une statue, parce que, tournée vers la fenêtre et immobile, elle avait en effet un air de statue ; mais la pierre n'était pas de son élément, c'était plutôt la peur qui était sa nature, non pas une peur folle ou monumentale, mais quelque chose qu'expriment ces mots : pour elle l'irréparable était arrivé. J'ai vu une fois un écureuil se faire prendre dans une cage pendue à un arbre : il franchissait le seuil avec tout l'élan de sa vie la plus gaie, mais à peine sur la planchette intérieure, le léger déclic ayant rabattu la porte, et bien qu'il n'eût aucun mal, qu'il fût encore

libre, car la cage était vaste avec dedans un petit tas de coquilles, son sautaillement s'était brisé net et demeurait paralysé, frappé dans le dos par la certitude que maintenant le piège l'avait pris.

Le fait étrange, c'est qu'elle ne regardait pas vers moi, ni nulle part dans la chambre. Je pouvais croire qu'elle cherchait le peu de lumière de la fenêtre, qu'elle n'était venue que pour ce reste de jour qui fascinait, la soutenait, la paralysait ; mais cette petite clarté ne devait pas, non plus, lui frapper les yeux. Elle étant entrée par un mouvement inexplicable, il lui restait tout juste assez de force pour demeurer, debout dans cette chambre, sans se volatiliser. J'étais, il me semble, assez tranquille. Je pourrais dire beaucoup de choses sur l'impression que j'avais, mais cette impression est celle que j'ai maintenant en regardant cette même personne, de dos, arrêtée à quelques pas de la fenêtre et juste devant la table ; c'est à peu près la même heure, elle est entrée et elle avance (la pièce est différente). A la voir ainsi, aujourd'hui où elle n'est plus une surprise, j'éprouve un saisissement bien plus grand, un sentiment de vertige et d'égarement que je n'ai jamais eu alors, mais aussi quelque chose de froid, un étrange serrement de cœur, au point que je voudrais supplier de revenir en arrière et de rester derrière la porte, pour que, moi aussi, je puisse sortir. Mais la règle le veut et l'on ne saurait s'en affranchir : dès que la pensée s'est levée, il faut la suivre jusqu'au bout.

Je crois que je me fis cette seule remarque : c'est qu'elle avait un tailleur noir et aucun chapeau (ce qui alors était plus rare qu'à présent) ; je voyais un peu ses cheveux qui me paraissaient beaucoup plus longs qu'on n'avait l'habitude de les porter, et comme elle baissait la tête, il semblait qu'elle avait reçu ou qu'elle s'attendait à recevoir un coup. La suite montre combien elle avait déjà glissé hors de l'ordre des choses. S'étant retournée, elle heurta la table qui fit du bruit. A ce bruit elle répondit par un ricanement de peur, qui fila comme une flèche. Tout alors devient confus. J'imagine qu'à partir de ce cri j'étais hors de moi. L'ayant vu bondir vers l'air libre, l'instinct de proie me saisit, je la rattrapai vers l'escalier, la pris à bras-le-corps et la ramenai en la traînant à terre jusque sur le lit où elle tomba tout à fait. Ma colère, l'une des rares que j'aie eues depuis mon enfance si coléreuse, n'avait plus de borne. Je ne sais d'où venait cette violence, j'aurais pu à un tel moment tout faire : lui casser le bras, lui écraser la tête ou m'enfoncer le front dans le mur, car cette force furieuse n'était pas, il me semble, dirigée particulièrement contre elle. C'était une puissance sabbatique, pareille au souffle du tremblement de terre, qui secouait, renversait les êtres. Ce souffle, moi-même, j'en ai été ébranlé, et ainsi je suis devenu une tempête qui a ouvert les montagnes et rendu la mer folle.

Quand il y eut de la lumière, elle ne sembla pas se souvenir très bien de cette tempête. « Je suis donc tombée », dit-elle en regardant ses bas. Comme j'étais hors d'haleine et peut-être encore avec des yeux féroces, elle fut très surprise. Mais, peu à peu, c'est cet air qui lui rappela quelque chose, non pas sans doute ce qui s'était passé, mais sa propre présence, ses pas dans la rue, cette chambre qu'elle ne connaissait pas, puis quoi ? A nouveau, elle fut poussée vers la porte. L'un des côtés comiques de cette scène, c'est qu'elle, qui avait vaincu des obstacles pour arriver jusque-là, ne songeait qu'à partir, et moi, je la retenais malgré elle malgré moi. Qu'on veuille bien comprendre qu'elle me regardait comme quelqu'un qu'elle semblait n'avoir jamais vu, qu'elle se découvrait donc enfermée, tout à fait en désordre, dans une pièce lugubre d'hôtel, auprès d'un individu furieux qui, au moindre geste, se précipitait sur elle pour l'arrêter. Et, pour mon compte, j'agissais de la même manière instinctive, car, ne m'étant pas aperçu que je ne la connaissais pas, je repoussais brutalement dans la chambre, non pour l'y garder, mais pour l'empêcher d'aller perdre au-dehors cet esprit de terreur qu'elle avait rencontré ici et sous lequel elle était appelée à se courber ou à disparaître.

Par la suite, les circonstances de cette rencontre devinrent plus faciles à expliquer, mais elles ne furent jamais plus claires qu'en cet instant. Le caractère de N(athalie) les embrouillait plutôt. Je lui demandai un jour : « Pourquoi avez-vous eu cette idée de venir ? » A cette époque, je l'avais rencontrée quatre ou cinq fois dans un bureau. Elle me répondit, et je crois cette réponse vraie : « J'ai oublié. » En outre, elle était plus qu'timide, quoique capable d'actions exorbitantes. Par exemple, elle se perdait très souvent dans Paris, et sa timidité ne l'empêchait pas d'arrêter les passants, mais lui ôtait de la tête ce qu'elle voulait leur demander ou

si elle s'en souvenait, la réponse qu'on lui avait faite. Elle pouvait à la rigueur aller trouver un inconnu, mais si cet inconnu lui était à demi connu, la démarche devenait plus difficile, et si elle savait de lui qu'elle l'ennuyait en allant le voir, la démarche devenait incroyable. Ce jour-là était un samedi, jour sans travail, mais, ayant une petite fille, elle aurait dû en ce moment se trouver avec elle, et une pareille heure, si elle ne gênait évidemment pas pour entrer dans cet hôtel, lui donnait mille chances de se perdre dans les rues, car, la nuit, ses yeux voyaient très mal.

Longtemps après, elle me dit – , et elle resta persuadée que je n'avais su à aucun moment qui elle était, que cependant je la traitais, non pas en inconnue, mais en personne trop connue. C'est pourquoi, elle-même, elle faillit s'égarer : elle ne pouvait venir à bout de la tâche immense de se faire reconnaître, de dire à un homme qui la voyait avec des yeux où elle ne s'apercevait pas : vous m'avez rencontrée à tel endroit, cela lui semblait impossible. Mais, comme je la traitais aussi avec une sorte d'intimité farouche – et pas du tout d'étrangère –, il lui fallait croire que quelque chose s'était passé qui lui échappait et qu'en effet elle était parfaitement connue de moi, à condition d'être elle-même quelqu'un qu'elle ne connaissait pas. Elle me le répéta, ou plus justement elle me le dit sur mon insistance, après avoir commencé par mégarde une phrase que j'eus beaucoup de peine à lui faire terminer, à cause du tutoiement et aussi parce que ces paroles, elle pensait qu'elle n'aurait pas dû les entendre. A un certain moment, je lui avais dit : « Tu es folle, pourquoi es-tu sortie aujourd'hui ? » Ce mot, elle se le rappela après son retour, et dès qu'elle l'eut dans la tête, elle fut extraordinairement contente (alors que son équipée lui avait laissé un sentiment de cauchemar), mais, aussi convaincue qu'elle venait de commettre un acte fou que son ignorance et sa légèreté rendaient encore plus terrible. Aussi voulut-elle s'effacer absolument, et d'elle je ne reçus plus rien.

Elle partie, voici l'image que j'ai du reste de la soirée. Je m'étais remis à penser à cette fille qui le matin m'avait annoncé son mariage. Elle avait une place dans une banque, je savais où elle habitait, une rue toute proche, la rue M. (où plus tard le hasard a failli deux fois me faire habiter). J'allai à cet immeuble où il y avait aussi, à la même époque, un hebdomadaire politique. Dans l'escalier – la maison est vieille et délabrée, mais l'escalier monumental –, un courant froid me passait sur les épaules, j'étais fatigué, je maudissais le mouvement qui m'amenait ici. De plus, je ne me rappelais pas bien où était l'appartement, je frappai contre plusieurs portes et, personne ne répondant, j'en poussai une sans intention. Eh bien, la porte s'ouvrit, ce qui me fit un peu peur, et elle s'ouvrit sur un endroit sans lumière (la minuterie venant de s'arrêter), ce qui me fit tout à fait peur, parce que je m'imaginai dans un appartement qui n'était pas le bon. Dans cet appartement, je n'étais venu que quelquefois ; c'était une unique pièce, et sans vestibule, divisée en deux par un grand rideau, d'un côté pour le jour, l'autre la nuit. Comment je connaissais cette jeune femme maintenant je puis le dire. Elle avait déjà été mariée, et son mari avait passé plusieurs années, pour une maladie de poumon, dans un endroit où je passai quelques semaines. Je l'avais vue là-bas. Six ans plus tard, je la vis à nouveau à travers la vitre d'un magasin. Quelqu'un qui a tout à fait disparu et qui, brusquement, est là, devant vous, derrière une glace, devient une figure souveraine (à moins qu'on n'en soit ennuyé). Pendant trente secondes, S(imone) D. me causa un immense plaisir et même, par certains côtés, excessivement déraisonnable, et à cause de ces trente secondes je lui fis beaucoup plus d'amitiés que je n'aurais jamais eu l'idée de lui en faire. Autant que j'en puis juger, elle avait beaucoup de qualités : simple, courageuse, n'acceptant rien de sa belle-famille qui était riche, d'une solidité qui faisait d'elle une belle personne saine, – et, aussi, des mouvements de franchise allant jusqu'à la brutalité : autrement, il me semble qu'elle ne conduisait normalement. La vérité, c'est qu'ayant eu cette chance de la voir à travers une vitre, je n'ai jamais pendant le temps que je l'ai rencontrée, cherché plus qu'à ressaisir sur elle « l'immense plaisir » et aussi à briser la vitre. En sortant du magasin, dès qu'elle m'eut reconnu, sa première parole fut celle-ci : « Vous savez, Simon est mort (ils portaient tous deux presque le même prénom), ne me parlez jamais de lui. » Elle lui était certainement très attachée, cette parole le prouve.

Venir en ce moment de la nuit, à l'improviste, alors qu'elle était peut-être remariée, ne répondait pas à tout à ce qu'elle pouvait attendre de moi. Peut-être étais-je sur le point de ressortir, mais je n'en crois rien, cette pièce sombre et inconnue maintenant me fascinait ; le but était bien là, dans ce noir. Si je réfléchis à l'étrangeté de ma démarche, j'en reconnais une raison : à mon tour j'avais ouvert une porte, j'entrais d'une manière inexplicable dans un endroit où l'on ne m'attendait pas ; du moins, cette raison me venait, en regardant l'obscurité. Mais, si j'avais désiré savoir de quelle façon la folie de tout à l'heure allait recommencer et comment un être fou pouvait se jeter sur moi et moi-même devenir un épouvantail, je m'étais abusé. Un peu de lumière s'alluma derrière le rideau. Immédiatement, je reconnus la pièce. Un peu après, je retrouvai le courant d'air de l'escalier : il me semble que je revins tout droit à l'hôtel.

D'abord assez morose, ce qui avait déridé S., c'est que je n'étais pas sûr de ne pas la trouver mariée. Ce côté excessif de l'histoire effaça sa mauvaise humeur. En m'en allant, je pensai – cette pensée, qu'on ne se trompe pas, était triste – que n'importe quel garçon seul peut toujours, sans embarras, entrer chez une jeune femme seule, à n'importe quel moment de la nuit (et naturellement le contraire), à condition d'y venir sans trop de raisons. Mais, dans ma chambre, il en allait tout autrement. Aux qualités que j'ai dites, Simone lui ajoutait celle-ci, d'être franche mais réservée. En réalité, je le compris après, ma présence soudaine dans cette nuit lui avait causé un grand malaise : à ses yeux, de toute évidence, ce visiteur qui n'aurait pas dû être là annonçait quelqu'un d'autre qui, lui, avait sa place ici. C'est pourquoi elle devint plus gaie quand je lui dis que je m'attendais à la trouver mariée. Cela lui fit voir que je ne me souciais pas trop d'autrefois. Mais, un doute lui restant, et comme sa franchise était la plus forte, le lendemain elle vint me trouver à mon restaurant et me dit aussitôt : « Vous blâmez mon mariage. C'est pourquoi vous êtes venu chez moi, hier soir. » Elle était de ces personnes pour qui le mariage compte, et j'eus beau lui dire : « Mais un mariage n'est pas très important », elle gardait devant elle cette idée qu'en se mariant elle effaçait le passé que dix liaisons auraient laissé intact. Elle m'expliqua longuement tous les motifs qu'elle avait de se marier. Quand on entend dans cette voie des « raisons », bientôt on perd pied pour peu qu'on soit honnête, car les raisons sont trop nombreuses et il n'en faudrait qu'une. Moi aussi, à l'entendre, je découvrais combien ce mariage m'avait blessé, non pas pour moi, cela est clair, ni même pour ce S. mort qui ne me rappelait rien, mais, j'en avais eu le pressentiment, une trahison invisible allait s'accomplir, un de ces actes déchirants dont personne ne sait rien, qui commencent dans l'obscurité et finissent dans le silence, et contre lesquels le malheur ignoré n'a pas d'arme.

Je voudrais, maintenant, noter autre chose. Je parle de faits qui semblent infimes et je laisse de côté les événements publics. Ces événements ont été très grands et ils m'ont occupé tous les jours. Mais, aujourd'hui, s'ils pourrissent, leur histoire est morte et mortes aussi ces heures et cette vie qui alors ont été les miennes. Ce qui parle, c'est la minute présente et celle qui va la suivre. A tous ceux qu'elle abrite, l'ombre du monde d'hier plaît encore, mais elle sera effacée. Et le monde qui vient tombe déjà en avalanche sur le souvenir d'autrefois.

Finalement, je lui donnai vivement le conseil de se marier. « Bon, dit-elle, entendu. Mais qu'il soit bien clair que nous ne nous reverrons pas. » Elle m'envoya ensuite une lettre où elle me disait : « Si vous avez une explication de la raison pour laquelle vous êtes venu l'autre soir, quelle qu'elle soit, donnez-la-moi (par lettre). » Mais je ne répondis pas. C'était déjà tout à fait l'hiver. Je tombai malade. La chambre dont j'ai parlé était extrêmement chaude ; un énorme conduit brûlant passait le long du lit, qui allait alimenter un radiateur, de sorte que, le radiateur fermé, il ne faisait ni plus ni moins chaud. Cette chaleur qui me tuait m'était nécessaire à un point difficile à dire. Quand, dans la nuit, le thermomètre tombait à 25 ou 23 degrés (le jour, il montait à 30), je commençais à être inquiet. Je sentais réellement le froid, et ce froid me paralysait en m'entrant dans le sang. Plus tard, comme beaucoup, j'ai connu la souveraineté du froid. Mais, dans les moments les plus rudes, alors qu'il n'y avait de chaleur que dans la glace, je n'ai jamais retrouvé cet

impression de froid absolu que me donnaient ces 23 degrés. La nuit, surtout, l'espèce d'hiver qui se formait autour de moi avait une action déconcertante, car, endormi, je ne le ressentais pas moins et il se confondait avec mon sommeil d'où je m'échappais sans cesse, glacé et le gel sur les lèvres.

Pendant cette maladie, le directeur d'une des publications où je travaillais vint me voir et je ne pus poliment l'empêcher d'entrer. Justement ces événements dont je ne parle pas, le rendaient fou. Comme ça m'ennuyait, je ne disais mot ; il me crut à deux doigts de ma fin et, téléphonant au docteur qui, lui aussi, m'enterrait tous les mois, il reçut de lui cet avis : « X.? Mon pauvre monsieur, il faut faire une croix dessus. L'un des jours suivants, le médecin me raconta cela comme un excellent tour. Je ne désire pas m'étendre sur ces accidents de santé. Pour les décrire en deux mots, il se trouva que, tandis qu'il me soignait pour une banale affection pulmonaire, ce docteur, par une piqûre d'un produit qu'il disait avoir inventé, provoqua une altération du sang : mon sang devint, avant la lettre, un sang « atomique », c'est-à-dire subit les mêmes fluctuations que sous influence radiante. Rapidement, je perdus les trois quarts des globules blancs et devins à faire peur. Le docteur m'emmena dans sa clinique, il pensait ma mort imminente. Mais, après deux jours d'une lutte bizarre, je me tirai d'affaire et il me reconduisit hâtivement chez moi où mon absence passa inaperçue.

J'ajouterai encore deux mots : j'ai promis au docteur le silence et ce silence, en somme, je m'y tiens. Il m'a déclaré que son acte était prémédité, non pas le résultat d'une bévue, et il m'en donna les raisons. Il se peut. Mais sa vanité, qui était immense, pouvait aussi l'amener à se justifier devant moi d'une erreur par un crime. Il obtint, en tout cas, ce résultat de rendre mon sang énigmatique, d'une instabilité qui étonne l'analyse.

A mon retour, soit à cause de l'état de faiblesse où me laissait une pareille histoire, soit parce que réfléchi sur les choses importantes, il n'y faut pas compter, je ne revins pas sur l'épreuve qu'avaient constituée ces deux jours. J'étais en effet étrangement faible, et le mot étrange est ici à sa place. L'étrangeté consistait en ceci que le phénomène de la vitre, dont j'ai parlé, s'appliquait à tout, mais principalement aux êtres et aux objets d'un certain intérêt. Par exemple, si je lisais un livre qui m'intéressait, je le lisais avec un vif plaisir ; mais mon plaisir lui-même était sous une vitre, je pouvais le voir, l'apprécier, mais non l'user. De même, je rencontrais une personne qui me plaisait, tout ce qui m'arrivait avec elle d'agréable était sous verre et, à cause de cela, inusable, mais, aussi, lointain et dans un éternel passé. Au contraire, avec les choses et les gens sans importance, la vie retrouvait sa valeur et son actualité ordinaires, de sorte que, préférant la vie à l'éternel lointain, je devais la chercher dans les actions modestes et les êtres de chaque jour. C'est pourquoi je travaillais et semblais toujours plus vivant.

La nuit qui suivit mon retour, ne dormant pas (le sommeil était parti avec le sang), j'entendis Colette, ma voisine, pleurer d'une manière véhémement ; avec des pauses, les larmes durèrent près de deux heures. Ce chagrin, chez quelqu'un qui me semblait peu sensible, ne provoqua en moi aucune sympathie ; de temps en temps, à cause de sa durée, il me distraitait ; mais un chagrin perpétuel ne saurait émouvoir personne. Le lendemain, je fis cependant l'effort d'aller la voir. Dès la porte, j'eus le pressentiment de quelque chose d'insolite, je voyais du désordre, des vêtements par terre : eh bien, voilà le malheur, pensai-je, comme c'est singulier. Mais la chambre était vide ; les vêtements qui traînaient, je ne les connaissais pas (bien qu'à vrai dire j'aie, depuis, songé que je les reconnaissais). Rentré chez moi, je pensai avec étonnement aux larmes de cette nuit, si fortes, si vives, à cette tristesse impersonnelle, tristesse de l'autre côté de la cloison, que je n'aurais pas une seconde hésité à attribuer à quelqu'un, avec la présomption de l'indifférence, et qui alors ne m'aurait pas touché, mais à présent elle m'accablait, elle me communiquait un sentiment absolument douloureux de dépossédé et comme privé de lui-même ; son souvenir devenait le désespoir sans expression, qui se cache sous les larmes mais ne pleure pas, qui n'a pas de visage et transforme en masque celui qu'il emprunte. Je demandai, par téléphone, au concierge : « Mais qui donc habite là, dans la chambre à côté ? » Puis, j'écrivis à Nathalie (à son bureau) : « Je voudrais vous voir. Si vous le voulez aussi, venez à tel café, rue Royale, à tel

heure. »

~~La veille, j'étais à la mort. J'allai donc avec beaucoup de peine en voiture à cet endroit, N. ne disant absolument rien et, moi, je la regardais fixement, d'un œil méchant et malade, sans trouver en elle (quoiqu'il y avait de son charme fût très grand) la moindre raison à cette entrevue. De plus, elle finit par prononcer ce mot si malheureux : « N'avez-vous pas été très malade ? – Venez donc dans la chambre », lui dis-je sur le ton le plus menaçant. J'imagine qu'elle me suivit à cause de l'irréparable. Mais, quand elle fut à nouveau dans cette chambre – et bien que les circonstances fussent tout autres –, la même peur, le même désarroi qui l'avaient frappée d'abord s'emparèrent visiblement d'elle, avec cette différence que cette fois elle n'essayait même plus de sortir. Elle se tenait debout et, de mon lit, je la regardais. Physiquement, elle portait le reflet d'une influence slave par la forme du visage où il y avait une certaine épaisseur, par les bizarreries du regard, sans lumière, presque passif, mais tout à coup d'une vivacité hallucinante, plus que bleu, d'une ardeur de pierre. Étant dans cette faiblesse que j'ai décrite, je la voyais d'extrêmement loin : elle était sous mon regard qui voit tout, mais je me posais toujours cette question : est-ce que je la remarque ? Il est certain qu'en cette chambre, elle se trouvait aux prises avec des sentiments étranges. Qu'on veuille bien se souvenir de cet acte mauvais qu'elle avait cru commettre en venant ici à la légère. Mais, étant là, elle ne pouvait savoir ce qui se passait, elle pressentait que pour le savoir il lui fallait être dehors, et, dehors, les choses auraient pu être radicalement changées. Je résume ce qu'elle m'écrivit là-dessus, car si elle parlait peu, elle écrivait facilement.~~

Je crois que je puis l'affirmer, elle ne prononça qu'une parole, mais étrangement hardie. Au milieu de ce silence, elle me demanda : « Connaissez-vous d'autres femmes ? – Oui, naturellement. » On peut à cette question prêter un sens assez clair. Ce sens, j'en suis sûr, serait ridiculement trompeur ou, du moins, si étroitement si simple qu'il ne représenterait rien de la vérité qui était frôlée par là ; et ma réponse elle-même, dans sa spontanéité, signifiait quelque chose qui n'avait rien à voir avec la vie et le cours du monde. Je n'ai jamais été franc. Je n'ai jamais pensé que le hasard qui vous fait rencontrer beaucoup d'êtres, vous oblige à les livrer à la curiosité ou à la jalousie des autres : ils surgissent, ils s'en vont dans une obscurité dont ils sont dignes. Mon franchise était donc un droit nouveau, un avertissement donné au nom d'une vérité qui, ne comportant pas de preuves ordinaires, sortait elle-même des choses cachées pour s'affirmer orgueilleusement par ma bouche.

Nathalie n'était pas du tout innocente : elle aussi avait rencontré les êtres. A l'étranger, pendant son enfance, elle avait habité en face d'un monastère, imposant édifice perdu dans une propriété d'arbres entourée d'un grand mur. Ce qui se passait derrière ce mur, voilà ce qui la préoccupait. Un jour, elle entendit, qui venaient de là, des cris affreux, de grands cris solitaires et implorants, comme on peut imaginer qu'on en entend dans un asile de fous. Le couvent devint désormais à ses yeux une prison de fous, et elle forma dans sa tête cette idée que partout où elle n'entrerait pas, après avoir eu le désir d'y entrer, la folie ou du moins des choses pénibles et misérables en sortiraient pour l'atteindre. Elle resta donc toujours un peu tentée d'aller au-devant de ses désirs, non parce qu'ils lui importaient, mais pour les empêcher de devenir importants. J'écris cela, après elle qui me l'a écrit, et non certes pour lui prêter un caractère ; son caractère, je ne le connais pas, j'ignore si elle en a un.

Pour montrer que dans les situations les plus graves les commencements n'ont pas d'importance, je vais raconter pourquoi, d'après ses réflexions, elle eut un jour cette idée de venir chez moi. C'est qu'elle était si au point de se lier avec un autre. Mariée, mais ayant rompu son mariage, ayant aussi toujours vécu librement, je ne vois pas comment ce nouveau pas l'aurait nécessairement entraînée dans une direction d'où j'aurais disparu. Mais il reste qu'à tel moment elle eut envie de se décider. Elle entra donc dans cette chambre, pour y rencontrer quoi ? De ma part, les gestes d'un fou qui ne la reconnaissait pas, pour elle un sentiment d'effroi qui l'avait poussée dehors avec cette pensée qu'elle avait vu ce qu'elle n'avait pas le droit de voir, de sorte que mon nom était ce qu'elle aurait le plus volontiers chassé de son souvenir. J'ajoute qu'à la question

posée par moi : « Pourquoi êtes-vous venue ? », quand elle me répondit : « J'ai oublié », cette réponse était bien plus juste et plus importante (à mes yeux) que celle qui est contenue dans cette histoire.

A une époque de ma vie, j'ai lutté obstinément contre un être que je ne voulais pas rencontrer. Cette lutte je la menais fermement, mais j'y assistais aussi. Voyant dans ce combat beaucoup d'arrière-pensées, par esprit de clairvoyance je m'en attribuais la responsabilité et j'y reconnaissais une volonté assez double. Mais c'est qu'était ma faiblesse, non pas dans le combat qui, lui-même, ne cherchait qu'une issue, mais dans ma lucidité égarée qui lui en supposait une autre en dénonçant ses intentions. Par exemple, les événements nous réunissaient à l'étranger dans la même ville. Ce n'était qu'un bon ou un mauvais hasard. Mais si j'apercevais à l'ombre d'un calcul, je rendais aussitôt possibles les démarches qui dans cette ville nous amenaient l'un vers l'autre, démarches qui ne se seraient jamais produites si je n'avais pas inquiété ma bonne foi. Qui m'a donc aveuglé ? Ma clairvoyance. Qui m'a égaré ? Mon esprit droit. Qui fait que maintenant, chaque fois que mon tombeau s'ouvre, j'y réveille une pensée assez forte pour me faire revivre ? Le propre ricanement de ma mort. Mais, sachez-le, là où je vais, il n'y a ni œuvre, ni sagesse, ni désir, ni lutte ; là où j'entre, personne n'entre. C'est là le sens du dernier combat.

Après le « Oui, naturellement », il arriva à N. un accident. Brusquement, cette chambre surchauffée où j'étais mourais de froid, devint, pour elle, le même endroit glacé. Elle se mit à trembler, à claquer des dents pendant un moment, frissonna à perdre le commandement de son corps. Cet assaut du froid m'épouvanta. Je ne pouvais l'aider en rien ; en m'approchant, en lui parlant, j'agissais contre la loi ; en la touchant, je pouvais la tuer. Lutter seule, apprendre, dans cette lutte, à connaître par quelle profonde justice les plus grandes forces adverses, au moment où elles nous déchirent, nous consolent et nous relèvent, c'est là ce qu'elle lui fallait faire. Mais il me semble que je pouvais craindre quelque chose d'horrible : un moment, cette horreur fut presque là. L'aiguille s'avance, pensais-je après son départ.

Je passai une partie de la nuit, ne dormant toujours pas, à regarder le fauteuil, placé assez loin du lit, mais tourné de mon côté. Ni la lumière ni l'obscurité ne m'ont jamais gêné. Une pensée persévérante est toujours fait à l'abri de ses conditions. Ce qui, parfois, dans cette pensée, m'a impressionné, c'est une sorte de dureté, la distance infinie entre son respect pour moi et mon respect pour elle ; mais dureté n'est pas un mot juste, la dureté venait de moi, de ma personne. Je puis même le rêver : si à cette époque, comme je le fais aujourd'hui, j'avais plus souvent marché à ses côtés, si je lui avais reconnu ce droit de s'asseoir à ma table, de s'étendre près de moi, plutôt que de demeurer dans une intimité de quelques instants où tous ses pouvoirs orgueilleux se montraient et où les miens la saisissaient avec un orgueil encore plus grand, ni la familiarité : nous aurait manqué, ni l'égalité dans la tristesse, ni l'absolue franchise, et sur ses desseins j'aurais su peut-être ce qu'elle-même n'a jamais pu savoir, rendue, par mon éloignement, d'une froideur qui la mettait sous une vitre, en proie à un seul rêve obstiné.

Après une partie de cette nuit, passée dans des conditions pénibles – car j'étais toujours très mal, de mon empoisonnement il me restait de brèves nausées au cours desquelles se produisaient des espèces de froids avalanches, un écroulement écoeurant d'images vides –, je me dis que je ne sortirais plus de cette chambre, mais que personne non plus n'y entrerait, qu'il y avait de ma part de la lâcheté à l'entrouvrir sur le dehors, que le « Oui, naturellement » était une parole de trop que personne n'entendrait plus. (Je sentais encore très bien le parfum de N. que la nuit n'effaçait pas.) Le lendemain, je pris une chambre dans un autre hôtel, tout en conservant celle-ci. J'ai vécu ainsi, aussi longtemps que j'en ai eu les moyens, quelquefois sur trois ou quatre pieds. Au commencement de la guerre, l'idée de sous-louer une chambre dans un appartement déshabité m'amena chez une dame qui donnait des leçons de danse. Cette dame avait une fille de treize ou quatorze ans, laquelle, à partir d'un petit salon où une imposte donnait sur ma chambre, passait des heures à m'épier. Elle grimpait sur une chaise et me regardait avec une expression hallucinée. Au début, quand je me surprénais, elle se cachait ; mais rapidement, elle se montra plutôt. Ce manège ne me fâchait pas. A vo

constamment cette tête là-haut, qui semblait seule et posée sur le vide, j'éprouvais un sentiment de calme. Mais, un jour, rentrant par le petit salon, je la vis sur sa chaise, qui regardait chez moi, même en mon absence. Je la giflai et l'amenaï à sa mère en lui disant : « Quand une femme vient chez moi, cette petite grimpe sur une chaise pour regarder à travers la vitre. » La mère restait stupéfaite. Après une minute, elle dit : « Mais vous ne devez pas amener de femme ici. » Précisément, je n'en « amenais » pas, je voulais seulement lui faire comprendre la nature de l'indiscrétion commise par sa fille, regardant chez moi quand elle n'y était pas.

A y bien réfléchir, le changement qui se montra chez Nathalie, après cet accident, ne m'apparut pas d'abord, parce que moi-même je changeais, et ce fut un malheur. J'en ai parlé plus haut. Un mouvement du vide me lança dans chaque minute ; ce mauvais tour m'était joué par mon sang qui, à moi, animal à sang froid, donnait toutes les impatiences d'un animal à sang brûlant. J'étais, en outre, extrêmement occupé. En me liant avec Nathalie, je puis le dire, je ne me liais presque avec personne : ce n'est pas là une parole rapetissante, c'est au contraire ce que je puis exprimer de plus sérieux sur un être. Mais je la voyais, alors, plutôt comme quelqu'un de charmant, dont la liberté n'était pas moins grande que la mienne. J'allais la voir dans une espèce de grenier délabré qu'elle habitait, seule, avec sa petite fille. Il me semble que ce local était immense, les pièces en nombre infini ; seulement, ce n'étaient pas des pièces, mais des soupentes, des réduits, des morceaux de corridors, tout cela presque vide ou à l'abandon. Je n'avais le droit d'entrer que dans une petite chambre, la seule habitable sans doute. J'ai pourtant dans l'esprit l'image d'une grande rotonde, assés belle et bien aménagée, mais peut-être dans un autre immeuble. Nathalie travaillait, elle traduisait des écrits de toutes sortes de langues, au moins de l'allemand, de l'anglais et du russe. C'était là un aspect de la personne qui a contribué à me tromper sur elle. Le fait qu'elle était dans un bureau, qu'elle maniait des feuilles imprimées, qu'elle venait à bout de sa tâche, la replaçait, à mes yeux, dans cette vie de tous les jours, laquelle j'ai souvent demandé d'être uniquement agréable, sans arrière-pensées, sans lendemain, comme si, à ce moment même, je n'avais pas passé mes nuits dans une tombe ouverte. Je ne peux cependant pas dire qu'elle fût un visage parmi d'autres : elle était moins que toutes les autres, c'était là sa particularité, et ce moins, quand j'y songe, est une anomalie vraiment étrange, une surprise, un phénomène angoissant, qui aurait pu m'éclairer si j'y avais été sensible et que pourtant j'entrevois quelquefois, pensant à cet être si rare que je négligeais pour tant d'autres. L'infidélité est bien, est mal, je n'en juge pas : mais son mérite – du point de vue de la terre – est de réserver l'histoire, en préparant un sentiment qui éclate au jour quand il a perdu tous ses droits.

Ayant tenu à la revoir après cet « accident », j'étais monté à son grenier. Je ne pense pas que personne fût plus incapable de coquetterie, je veux parler de manières volontairement indécises et de paroles à double entente. Me voyant là, elle-même, très intimidée et n'ayant aucun dessein, me proposa tout à coup de venir habiter dans cet immense endroit. Cette offre était, en quelque sorte, la suite de sa parole hardie, prononcée dans la chambre. En elle, quelqu'un continuait donc à agir en vue d'une fin étrange et par des moyens faciles pour me tromper. Ma réponse, bien moins sérieuse que la première, car je commençais à devenir aveugle, était un refus, enveloppé de paroles et légèrement effronté. Je me défendais un peu d'elle comme devant quelqu'un qui eût entrepris sur ma liberté. D'ailleurs, je voyais bien l'innocence de cette offre, mais je ne voyais pas le cœur partagé de cette innocence. Sur ce refus, elle ne fit aucune réflexion et commença son rôle de n'être presque personne. Tout avec elle semblait d'une facilité admirable. Je la voyais ici, là, nous dînions, je la ramenais en voiture. Un jour, elle m'aperçut de loin (elle travaillait alors au ministère de l'Information dans un des immenses couloirs de l'hôtel qui abritait ce ministère : elle me voyait attendre. Mais que personne attendue, ce fût elle, voilà l'idée qui ne lui venait pas, comme si nous n'avions pas été du tout amoureux et si je semblais regarder une autre femme avec intimité, elle restait toujours moins que personne, ni gênée ni fâchée, ni curieuse. Une fois, cependant, elle eut un bizarre clignement de paupières ; je lui dis, après

- [*click The Last River: The Tragic Race for Shangri-la*](#)
- [download The Complete Engravings, Etchings and Drypoints of Albrecht Durer \(Dover Fine Art, History of Art\) online](#)
- [download online Classic Cashes In A Jack Colby British Classic Car Mystery \(A Jack Colby Mystery, Book 1\)](#)
- [Teamwork Means You Can't Pick the Side that's Right \(Dilbert Collections\) pdf, azw \(kindle\), epub](#)

- <http://thermco.pl/library/My-Life-On-the-Run--The-Wit--Wisdom--and-Insights-of-a-Road-Racing-Icon.pdf>
- <http://schroff.de/books/Addiction-Free-Naturally--Liberating-Yourself-from-Sugar--Caffeine--Food-Addictions--Tobacco--Alcohol--and-Prescr>
- <http://www.netc-bd.com/ebooks/The-Complete-Bladesmith--Forging-Your-Way-To-Perfection.pdf>
- <http://conexdx.com/library/Teamwork-Means-You-Can-t-Pick-the-Side-that-s-Right--Dilbert-Collections-.pdf>